

CF9.8. *Éléments de la philosophie actuelle*
Troisième année de philosophie 1995/1996
Institut supérieur de pédagogie VII- Avenue Olympique 25
2020 Anvers

Contenu : voir p. 79

Introduction (01/04)

La première année a été une introduction à l'ontologie, le sujet de base de toute philosophie. Le sujet ou le thème de l'ontologie est, après tout, l'être ou l'être, c'est-à-dire tout ce qui est, -- tout ce qui est réel. Et ce, dans la mesure où elle est quelque chose ou est réelle. L'être en tant qu'être, selon l'ancienne formule d'Aristote de Stagira (-384/-322 ; le grand métaphysicien de l'antiquité). --

La deuxième année a traité de tout ce qu'est la religion, dans la mesure où il s'agit de la religion qui n'a pas été sécularisée ou laïcisée, c'est-à-dire la religion qui reste encore une vraie religion. En notre vingtième siècle, la religion connaît en effet un renouveau, notamment sous la forme de ce que l'on appelle le "New Age" : en ce sens, elle fait partie intégrante de notre vingtième siècle. Elle ne sera cependant guère discutée en tant que forme de pensée actuelle au cours de cette troisième année, car elle est supposée connue.

La troisième année se concentre sur les courants philosophiques actuels. Ceux-ci se situent dans un cadre de pensée ontologique strict. Cela signifie que nous ne nous contentons pas de décrire les courants - selon leurs points principaux - : ils sont mesurés à l'aune de ce que l'ontologie ou la philosophie de l'être consacrée nous fournit comme cadre absolu de pensée.

Toutefois, nous commencerons par quelques aperçus qui nous guideront dans le fouillis de la pensée actuelle. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous considérerons leur véritable valeur.

Beaucoup de livres - Alors, qu'est-ce qu'un livre strictement philosophique ? Un roman peut être un roman philosophique. Dans le sens où elle illustre une thèse philosophique. Même un film peut être philosophique dans le sens où les personnes ayant reçu une éducation philosophique saisissent beaucoup plus clairement la thèse ou la proposition qui y est rendue vraie.

Quand on sait qu'en 1990, rien qu'en France, plus de 38 000 livres ont été publiés, on se rend compte que, dans ce cours d'introduction, nous devons faire un choix et un choix aléatoire - ce qu'est l'induction.

Par exemple, nous mentionnons brièvement la revue 20 Ans (Paris), n° 72 (1992) : août, 92/95. Un couturier britannique, Ces années-là, tente d'expliquer aux jeunes français d'une vingtaine d'années les principales tendances des années 1950 et 1990.

Nous voyons comment ;

1950+ : la principale tendance, sur le plan social, est de réformer la société par le biais du “réformisme planificateur” ; Jean-Paul Sartre (1905/1980 ; figure de proue de l’existentialisme athée français), entre autres, discute de l’”absurde” de l’existence ;

1960+ : la tendance principale est le mouvement de contestation ; à noter, dans ces années-là, Louis Althusser (1918/1990 ; marxiste qui introduit une sorte de structuralisme dans le néo-marxisme) ; - tandis que le centre d’intérêt principal évolue de la philosophie pure (existentialiste) vers la sociologie.

1970+ : la tendance principale devient “la subversion” ; en France toujours, Roland Barthes (1915/1980 ; figure de proue du structuralisme littéraire), qui représente le passage de la sociologie à la linguistique, est à l’honneur.

1980+ : La tendance principale devient “la compétitivité”. Le mot d’ordre du libéralisme montant ; Jean Baudrillard (1928/2007), qui étudie le rôle des signes, c’est-à-dire l’ensemble des messages que les gens s’échangent dans notre société de consommation, à la fin du vingtième siècle ; ceci alors que la publicité (marketing) prend le relais de la linguistique.

On pourrait discuter sans fin de ce sketch : La France n’est pas le seul pays, d’une part, et les croquis sont toujours trop résumés. Néanmoins, cette esquisse est une première approximation. Le fait que “20 Ans”, un magazine destiné aux jeunes d’une vingtaine d’années, publie un article de ce type indique que la pensée est même attrayante pour les jeunes.

Fr. Dufay, La mode philo, in : Le Point (13.05.1991), 45, note que les étudiants français abandonnent soudainement les sciences exactes et le gauchisme (nouvelle ou extrême gauche) pour étudier Descartes, Hegel, Heidegger et d’autres.

À la grande surprise des professionnels de la philosophie. Ce sont souvent de purs scientifiques qui veulent apprendre “une philosophie inutile”. Ne serait-ce que pour examiner les fondements de leur propre profession. Il y a aussi les étudiants des écoles de commerce qui trouvent la philosophie intéressante, mais surtout la philosophie éthique : “l’éthique des affaires” (“Une entreprise est-elle une machine à faire du profit ou existe-t-il aussi une morale des affaires ?”) est la motivation première pour philosopher.

À *propos* : le Nouvel Âge s'est également glissé dans la philosophie : le fait que beaucoup d'étudiants choisissent quelque chose comme le bouddhisme pour leur thèse en est la preuve ! "Le bouddhisme est très en vogue dans les entreprises et dans les cercles de scientifiques de haut niveau" (dixit Dufay).-- Voici quelques aperçus.

Six grands tronçons.

Avec I.M. Bochenski, *O.P., Histoire de la philosophie européenne contemporaine*, DDB, 1952-2, que nous considérons comme l'ouvrage de base de ce cours, on peut distinguer, avec beaucoup de réserves (comme le dit l'auteur lui-même, o.c., 47v.), six "écoles" de doctrine. Ils sont visibles entre la Première Guerre mondiale (1914/1918) et la Seconde Guerre mondiale (1939/1945).

1.- L'empirisme ou la philosophie de la matière (matérialisme), qui est le principe de base de la philosophie de la matière.

Il s'agit d'une continuation de l'empirisme traditionnel (mieux : rationalisme empiriste) ;

2.-- Idéalisme ou philosophie de l'idée, continuation de l'idéalisme moderne traditionnel (surtout dans le sillage de Kant et Hegel).

3.- La philosophie de la vie ;

4.-- La philosophie de l'être (phénoménologie) ;

Ces deux tendances rompent avec le courant dominant du XIX^e siècle ;

5.-- La philosophie de l'"existence" (existentialisme) et

6. la nouvelle métaphysique, qui sont toutes deux des tendances typiques du vingtième siècle.

Attention : sous le titre "philosophie de la matière", Bochenski regroupe B. Russell, le néo-positivisme et le marxisme, des styles très différents les uns des autres.

Sous le titre "philosophie de la vie", il regroupe Dewey et Klages, qui sont très différents l'un de l'autre.

Tandis que l'école idéaliste de Baden combine à la fois l'idéalisme et la philosophie de la vie (historicisme) et la phénoménologie existentielle (Scheler) en un tout éclectique.-- Sur le plan doctrinal, il s'agit donc de séparer et de combiner.

Deux méthodes frappantes.

La "logique" ou logique mathématique comprend les platoniciens (les fondateurs étaient pour la plupart platoniciens), les aristotéliens,-- les nominalistes (qui sont des antiplatoniciens), les pragmatistes et même les kantien.

Elle comprend une logistique des prédicats et des groupes, ainsi qu'une logistique des relations ; c'est une application de la sémiotique ou de la signologie (W. Morris) dans le sillage de Ch. Peirce.

La phénoménologie (Fr. Brentano ; Edm. Husserl) ne met pas en avant des signes qui sont "comptés" comme dans la logistique, mais des phénomènes, c'est-à-dire tout ce qui se présente à la conscience. Cette méthode inclut, outre les phénoménologues stricts, presque tous les existentialistes et une partie des penseurs ou métaphysiciens.

Or, de nombreux philosophes n'utilisent aucune de ces deux méthodes,--que d'autres veulent utiliser les deux simultanément.

En d'autres termes : soit aucun des deux, soit un des deux, soit les deux.

Traditions - Ce qu'on appelle aujourd'hui "intertextualité" (le fait que des penseurs postérieurs paraphrasent des penseurs antérieurs) est notable : Platon renaît dans Whitehead, Aristote dans Driesch, Hartmann, dans le thomisme, Plotinos dans certains existentialistes, Thomas d'Aquin dans le thomisme, les jeunes scolastiques dans la phénoménologie et le néo-positivisme, Leibniz dans Russell... On pourrait ajouter : la pensée éristique antique dans le dékonstruktionnisme (Derrida).

Note : Analyse ou analyse de la langue. -- La méthode analytique est trop importante pour ne pas être exposée -- La philosophie analytique peut être commencée avec *George Moore* (1873/1958), connu entre autres pour son titre révélateur *The Refutation of Idealism* (1903).

Moore veut utiliser l'"analyse" du langage, c'est-à-dire les termes, les jugements et les raisonnements - le schéma de la logique traditionnelle - pour découvrir ce que les termes, les jugements et les raisonnements signifient réellement. D'abord les termes et les jugements, ensuite la valeur des raisonnements ! C'est ainsi qu'il pense découvrir "la vérité" dans cette langue.

L'analyse comprend

1. des concepts qui sont clarifiés (par exemple, le concept de "bien" dans la morale : si "bien" coïncide avec "agréable") ;

2. des jugements qui sont décomposés en leurs éléments constitutifs... Ajoutez à cela des concepts qui sont utilisés de différentes manières.

Moore s'en tient au langage ordinaire.

Un Russell tentera de "construire" un langage artistique aussi précis que possible, en utilisant la logique mathématique (logistique). Cela constitue un deuxième type d'analyse linguistique.

Soit dit en passant, les philosophies analytiques - en général du moins - n'identifient pas le langage à son élément syntaxique : le langage est une représentation de la réalité.

C'est ainsi que l'analyse du langage se distingue du structuralisme, qui pense sémiologiquement, c'est-à-dire, dans la lignée de de Saussure, conçoit le langage comme un système de relations existant en soi entre des "phonèmes" (sons qui composent le langage), où la référence à une quelconque réalité (la sémantique et la pragmatique) est mise entre parenthèses.-- Ce qui n'empêche pas le structuralisme d'être appelé, à sa manière, "une analyse du langage".

Note : G. Frege (qui a fait des recherches sur les fondements des mathématiques) a introduit une paire d'opposés (systémique) : "Sinn/ Bedeutung". Dans la langue analytique anglo-saxonne : " sens " et " référence ". Le modèle est célèbre mais astucieux : les termes "étoile du matin" et "étoile du soir" font référence à deux contenus de connaissance et de pensée (un corps céleste dans le ciel le matin ou le soir). Cependant, lorsqu'il apparaît que les deux termes se réfèrent en fait à une seule et même planète Vénus, il est clair qu'ils ont la même "Bedeutung", c'est-à-dire qu'ils se réfèrent à une seule et même réalité.

Note : Dans la logique traditionnelle, ceci est partiellement faux. De quoi ? Car l'étoile du matin désigne Vénus dans la mesure où elle est visible le matin et l'étoile du soir désigne la même Vénus dans la mesure où elle est visible le soir. Tant que le terme "Vénus" n'est pas explicitement mentionné, il ne fait référence à rien. En d'autres termes, l'exemple donné par une telle célébrité prête à confusion.

Il est préférable de s'écarter du contenu conceptuel et de la portée conceptuelle. Il ne faut pas confondre les termes linguistiques et les termes logiques : un même terme logique peut contenir plus d'un terme grammatical et vice versa... Mais l'exemple nous entraîne dans l'analyse linguistique ! - Voilà pour les méthodes.

I.M. Bochenski, O.P., Wijsgerige methoden in de moderne wetenschap, Utrecht/ Antwerpen, Aula, 1961 (// Die zeitgenössischen Denkmethode, Bern, 1947), traite de manière beaucoup plus approfondie des principales méthodes.

L'ouvrage distingue : **a. les** méthodes phénoménologiques et sémiotiques, **b. les** méthodes déductives et réductives.

Vingt ans plus tard.

L'œuvre de Bochenski remonte à 1952.

Voyons ce que dit C.Bertels/ E. Petersma, ed. *Filosofen van de twintigste eeuw*, Assen/ Amsterdam/ Brussel, 1972.-- La classification est la suivante.

1.-- Philosophie du langage : Russell, Popper, Wittgenstein, Ayer, Ryle, Chomsky, où l'on sent la philosophie analytique, au moins avec Russell, Wittgenstein, Ayer et Ryle (avec la tendance matérialiste).

2.-- Phénoménologie et philosophie de l'existence : Husserl,-- Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty, Ricœur. Les existentialistes appliquent la méthode phénoménologique (Husserl).

3.-- Néo-marxisme (critique sociale) : Bloch, Marcuse, Habermas (Frankfurter Schule), Kolakowski (avec la philosophie de base matérialiste).

4.- Structuralisme : Lévi-Strauss, Foucault (avec la sémiologie comme philosophie de base (de Saussure)).

Ainsi, les rédacteurs notent que la philosophie des sciences n'est abordée que de manière latérale - dans Russell et Popper - en négligeant Breithwaite, Carnap, Hempel, Nagel et Suppes.

Encore vingt ans plus tard.

B. Delfgaauw/ Fr. van Peperstraten, *Beknopte geschiedenis van de wijsbegeerte (Van Thales tot Lyotard)*, Kampen, Kapellen, 1993, donne, en ce qui concerne le vingtième siècle, ce qui suit.

1.-- Philosophie analytique.

Elle devient une "philosophie anglo-saxonne" en raison de l'implication croissante des États-Unis.

Mentionné en passant : E. Oger/ F. Buekens, ed., *Denken in alle staten (Neuf profils de philosophes américains contemporains)*, Kapellen/Kampen, 1992 -- Quine, Goodman, Davidson, Putnam -- évolution du néo-positivisme -- Dennett, Rorty, Nagel, Kripke,-- Rawls est discuté.

Au fait : Rorty est assez connu dans le monde néerlandophone.

2. -- Philosophie orientée vers le sujet.

Il s'agit d'un méli-mélo : histori(c)sm (Dilthey), néo-kantianisme (Cohen/Natorp (Marburger) et Windelband/Rickert (Badener)), phénoménologie (Husserl, Scheler, Hartmann), philosophie de la vie (Bergson,-- Spengler, Klages), existentialisme (Jaspers, Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty), herméneutique (Gadamer, Ricoeur).

3.-- Critique sociale.

Le marxisme et la Frankfurter Schule (Horkheimer, Marcuse, Adorno, Benjamin), Bloch, Fromm. - La deuxième génération de la Frankfurter Schule : Habermas, Apel (tous deux : théorie de l'action communicative).

Philosophie politique : Berlin, Arendt, Rawls, Nozick, Lefort... Cette école se distingue des trois autres, qui interagissent, ne serait-ce que parce qu'elles ont toutes une philosophie du langage.

Structuralisme et différenciation

Structuralisme : de Saussure,-- Jakobson (Moscou, Prague), Troubetzkoy,-- Lévi - Strauss, Barthes, Lacan, Althusser.

Le post-structuralisme (postmodernisme) émerge du structuralisme (principalement en France) : Foucault, Levinas, Derrida (déconstructionnisme), Deleuze, Guattari, Baudrillard, Cixous, Irigaray, Kristeva, -- Lyotard.

Le concept de "différenciation" (différence) est en effet au cœur du structuralisme et du post-structuralisme (qui radicalise ce concept).

Il est clair que la langue est centrale. Quelque chose qui permet au (post-)structuralisme de communiquer à la fois avec les philosophies analytiques du langage et avec l'herméneutique (voir les sections précédentes).

Voici quelques aperçus schématiques.

Encore un ouvrage : *Guy Sorman, Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, Fayard, 1989.

Sorman est également l'auteur de *Sortir du socialisme*, Paris, 1990.-- Dans lequel l'effondrement des systèmes socialistes - source d'inspiration et modèle de critique sociale - est mis en évidence comme un présage de nationalismes, de figures fortes et charismatiques (populistes) et de dictatures qui mettent en danger la démocratie.-- L'ouvrage appartient à la philosophie politique mentionnée ci-dessus.

C'est ainsi que Sorman aborde les questions.

1.-- Cosmologie. -- Carl Sagen, James Lovelock.

2.-- Chaologie (théorie de la complexité) : Ilya Prigogine, René Thom.

3.-- Théorie de l'évolution.-- Stephen Gould, Edward O. Wilson, Motoo Kimura.

4.-- Critique culturelle.-- Claude Lévi-Strauss, Noam Chomsky, Zhao Fusan.

5.- La pensée libre : Bruno Bettelheim, Thomas Szasz, Marvin Minsky.

6.-- Polémologie (guerre).-- Ernst Nolte, Edward Teller.

7.-- Communisme/Facisme. Milovan Djilas, Youri Afanassiev, Kenji Nakagami.

8. -- Libéralisme/libertarisme (anarcisme).

Friedrich von Hayek. Murray Rothbard. -

9.-- La théorie du sous-développement.

Octavio Paz, Ashis Nandy, M. S. Swaminatan.

10.-- La religion.

René Girard, Claude Tresmontant.

11. -- L'essentiel.

Karl Popper, Ernst Gombrich, Isaiah Berlin.

Sorman a rencontré personnellement les penseurs et donne une courte notice biographique... On voit qu'il traite des sujets (thématiques) plutôt que des luttes de méthode et des formations scolaires. Les philosophies des sciences et les philosophies politiques sont également abordées de manière beaucoup plus claire.

Ouvrage suivant.-- *Theo de Boer et al., Moderne Franse filosofen (Les philosophes français modernes)*, Kampen/ Kapellen, 1993.-- Huit collaborateurs de l'Université libre d'Amsterdam présentent huit penseurs.-- Woldring, dans son introduction, caractérise les huit comme des penseurs herméneutiques. C'est-à-dire qu'ils prennent un texte comme donné ; ils l'interprètent (c'est l'herméneutique). Mais - ce qui est frappant - ils interprètent de manière démasquée, démantelée, éristique.

M. Foucault (1926/1984) démasque le concept de pouvoir qui englobe tout. J. Derrida (1930) démasque (" déconstruit ") le texte comme prétention à la vérité absolue, P. Lyotard (1929) démasque la pensée englobante de l'histoire (les grands récits). Julia Kristeva (1941) et L. Irigaray (1939) démasquent les revendications "phallogocratiques" (des hommes) qui englobent tout. J. Baudrillard (1929) démasque la civilisation occidentale comme une culture de simulation. E. Levinas (1905) démasque le I-philosophie (égologie) qui englobe tout. P. Ricœur (1913) démasque prudemment la tradition... Cette façon de penser a progressivement plus d'influence... jusqu'aux USA (Derridisme).

Thème. -- La revue alternative française *Autrement*, intitulée "A quoi pensent les philosophes ?" nous donne ce qui suit.

1.-- La modernité.

Habermas (deuxième génération de l'École de Francfort) et Derrida (déconstructionnisme ou philosophie de la rupture) définissent le "moderne" comme, entre autres, tout ce qui brise les traditions prémodernes (occidentales en premier lieu). Où Derrida est manifestement postmoderne.

2.-- Les sciences.

La solidité des prémisses (recherche fondamentale) des sciences logico-mathématiques, naturelles et chimiques, biologiques et humaines est "mise à l'épreuve" ; après tout, elles sont les fondations sur lesquelles repose l'ensemble du travail scientifique.

Or, ces “axiomes” (postulats) contrôlent la vision de la partie de la réalité qu’une science étudie... C’est la philosophie des sciences.

3.a.-- La morale.

Nos sociétés se débattent avec des questions de conscience : sur quoi repose la moralité ? (ses prémisses ou axiomes) ; Qu’en est-il de la manipulation des gènes ? Et les armes chimiques ? Qu’en est-il des comportements permissifs qui sont en augmentation ? Au nom de quelles valeurs (= “biens” présumés) devons-nous former notre conscience ?

Il s’agit de l’éthique philosophique ou de la philosophie morale.

3.b.-- La loi.

Le droit fait partie de la moralité : il régit la coexistence. Dans nos sociétés, il y a le bien et le mal. Pensez aux “exclus” (ceux qui ne trouvent pas de travail, de logement ou de patrie (migrants)). Pensez aux mafias qui terrorisent nos semblables sur la base du pouvoir et créent ainsi l’anarchie. Au nom de quelles valeurs qui régissent la vie en communauté allons-nous légiférer, instaurer la justice ?

Ce serait de la philosophie du droit.

Voilà pour les thèmes et les enjeux tels qu’*Autrement* tente de les résumer.

Les deux “cultures” (09/11)

Il y a une trentaine d’années, le physicien *C.P. Snow* - presque à contre-courant de l’avant-garde littéraire et intellectuelle de son temps (en particulier des existentialistes) - a donné une conférence à Cambridge, en 1959, intitulée “*Les deux cultures et la révolution scientifique*”. Le texte a circulé (a été publié dans *Encounter*). Un long supplément a été rédigé en 1963.

Jusqu’à la parution d’un livre tristement célèbre : *C.p. Snow, The Two Cultures and A Second Look*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964.-- Ce livre est toujours d’actualité, comme en témoigne *P. Cortois, Snow and the “two-cultures discussion” (trente ans plus tard)*, in : *De Uil van Minerva (Tijdschr. v. Geschiedenis en Wijsbegeerte van de Cultuur)* vl.11 : 2 (Winter 1994/ 95, 121/132, exp.

Au sein du monde occidental - et au-delà (nous ajouterions) - deux mondes ont émergé et ... se sont éloignés.

Snow voit le monde du physicien - plutôt mêlé à l'innovation - et celui de l'homme de lettres - plutôt mêlé à la tradition. - En tant que physicien, il est "scientifique", c'est-à-dire convaincu du niveau véritablement scientifique des sciences (naturelles). Mais il regrette que le monde des scientifiques se soit progressivement éloigné du monde des "humanités". En effet, où est la fois où l'on a parlé d'"art et culture" et de "science" (insinuant ainsi que la science n'est pas de la "culture") ?

Note -- V. Dascombes, Philosophie analytique versus philosophie continentale, in : Critique (Revue gén. des publ. Franç. et étrang.), 1987 : mars, 240/254, touche de biais notre problème des "deux cultures". -

"En France, les rares philosophes " analytiques " protestent contre la faible place qui leur est accordée dans l'enseignement et les dépenses....

Aux États-Unis, ce sont les "continentaux" - les écrivains américains qui pensent "continental" - qui se plaignent d'être mis de côté par l'establishment "analytique". (...). Car la compréhension de la "philosophie continentale" par les Anglo-Saxons semble se résumer fondamentalement à ceci : la pensée herméneutique, d'inspiration avant tout allemande, et le post-structuralisme, une vague étiquette appliquée aux idées françaises récentes".

L'auteur, a.c., 249. -- "Quand nous faisons de la philosophie, sommes-nous plutôt des 'scientifiques' ou plutôt des 'essayistes'" ? Il faudra conclure avec moi que le contraste "penseurs analytiques/penseurs continentaux" n'est plus aussi clair aujourd'hui qu'à l'époque où l'on pouvait dire : "Philosophie analytique : c'est" Moore et Russell. "Philosophie continentale : regardez Hegel ou Dilthey".

Ou encore cinquante ans plus tard : " La philosophie analytique : c'est l'analyse du vernaculaire. Continental : c'est la phénoménologie. Aujourd'hui, cependant, cette contradiction s'est estompée. -- Ce qui montre que le contraste existe toujours.

Note : J. Nida-Rümelin, Philosophie der Gegenwart in Einzeldarstellungen van Adorno bis Wright, Stuttgart, Kröner, 1991, parle de plus d'une centaine de philosophes (parcours de vie, œuvres, réception).

L'introduction indique que Husserl (phénoménologie, "philosophie continentale") et Frege (méthode analytique) sont les pionniers des deux principaux courants de la philosophie occidentale actuelle, le phénoménologique et l'analytique. Ce qui prouve que "les deux cultures" existent toujours ! - Voilà pour les deux courants de base.

Le concept de culture (11/14)

La neige utilise un concept de base. Arrêtons-nous un instant sur ce point.

Bibliographie :

J. Goudsblon, Nihilisme et culture, Amsterdam, 1960, 55/103 (Culture). On a déjà beaucoup écrit sur la civilisation ou la culture. Nous nous limiterons à cet échantillon.

L'auteur est issu des termes latins "colere" et "cultura", qui signifient "travailler" (quelque chose) pour en faire quelque chose de meilleur. *Cicéron* (-105/-43 ; orateur, homme politique et écrivain), partisan de ce qu'il appelait "humanitas" et que l'on peut traduire par "cultura" (qui "transforme" l'homme informe en homme formé), dit, dans son *Disputatigones tusculanae* 215 : 13 : "De même que le meilleur sol (modèle), s'il n'est pas cultivé, ne donnera pas de récolte, de même l'esprit (original) restera infécond sans formation philosophique :

Soit dit en passant, on comprend "l'éducation philosophique" dans le sens large de l'éducation générale" -- Le double sens du terme "cultura" est resté dans les langues modernes - "culture".

A.I.-- Nous considérons d'abord la définition occidentale. Une première variante est la définition "humaniste" (la plus étroite).

Joh. Christ. Adelung, Versuch einer Geschichte der Cultur des menschlichen Geschlechts, Leipzig, 1782 : "L'état entier, lié aux sens et à la fois animal, c'est-à-dire le véritable état de choses propre à la nature (pure), est l'absence de toute culture".

Adelung suggère une différence "nature/culture". La nature est le point de départ de la culture.

Elle.- Pour Adelung, la "culture" est une caractéristique du peuple tout entier, mais seulement dans la mesure où les classes privilégiées y laissent leur empreinte.

En d'autres termes, Adelung met en avant une avant-garde culturelle sans pour autant exclure "l'ensemble du peuple". Au contraire.

A.II.-- Notre définition occidentale peut également être plus large. A un général !
E. Friedrich Kolb, Culturgeschichte der Menschheit, Pforzheim, 1843.

A. assigne comme domaines au concept de culture, outre l'éducation intellectuelle, éthique et politique, les institutions sociales et la prospérité matérielle, ainsi que le développement du corps -- ce qui nous donne un concept élargi de la culture.

Gustav Klemm, Allgemeine Culturwissenschaft, Leipzig. 1855-2 ; id., Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit, Leipzig. 1843-1, 1855-2, assigne comme domaines : la vie familiale, la religion, la science, l'art, les techniques, oui, la guerre. La "culture" est le résultat de l'interaction entre les personnes et la nature et, immédiatement, de l'interaction entre les personnes elles-mêmes.

En d'autres termes, tous les domaines de la vie peuvent être cultivés et constituent ensemble la culture.

B.1.-- La définition planétaire est exposée par les ethnologues typiques (ethnologues culturels).

Sir *Edw. B. Tylor* (1832/1917), le célèbre ethnologue, dans son ouvrage *Primitive Culture* (1871), affirme que la "culture" est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances/compétences, les croyances, l'art, la loi, la coutume et toute autre capacité et réalisation de l'homme en tant que membre de la société.

B.II.- De même : *A.L. Kroeber/ Clyde Kluckhohn, Culture (A Critical Review of Concepts and Definitions)*. Cambridge (Mass.),

1952 -- La culture est constituée de tonalités, parlées ou non, caractéristiques du comportement, acquises et transmises par des symboles, qui constituent la caractéristique des groupes humains.

L'essence de la culture se résume aux idées acquises au cours de l'histoire et, en particulier, aux valeurs qui leur sont associées.

Note : Toutes ces définitions impliquent que la philosophie, en tant que système de pensée et de valeurs, appartient également à la culture.

C.-- L'accent est mis, comme entrée dans une philosophie de la culture, sur la théorie de l'action de *Ralph Linton*, dans son *The study of Man*, New York. 1936, et aussi *The Cultural Background of Personality*, Londres, 1947.

Pour M. Linton, la culture est triple : la "culture" est le nom pour.. :

- a. un phénomène humain général
- b. leurs formations en groupes,
- c. leur traitement individuel chez les membres des groupes.

Ce qui nous donne une gamme (différentielle) "général/privé/simple".

D.-- Un dernier trait qui restera dans nos mémoires... *Talcott Parsons / Ed. A. Shils, eds, Toward a General Theory of Action, Cambridge* “ (Mass.), 1951, voit l’”action” comme la personnalité/société/culture. Ce qui nous donne une position de culture dans le comportement.

Auparavant, *Pit. A. Sorokin, Society, Culture and Personality (Their structure and Dynamics)*, New York, 1947, parle de l’individu comme d’un sujet agissant dans la société, de la société comme de la totalité des individus - en - interaction, et de la culture comme d’un système de valeurs, de normes, de significations.

“La psychologie concerne la sociologie et la sociologie concerne la psychologie.

Tous deux impliquent une compréhension et une analyse éclairante de la culture” (*T. Parsons / Rob. Bales, Family, Socialization and interaction Process*, Glencoe (111.), 1955.-- De sorte que nous acquérons une triade : psychologie/sociologie/culturologie.

Mikhaïl Bakhtine (1895/1975), penseur et littérateur russe, préconisait une structure similaire : l’utilisation du langage - le grand thème des philosophies contemporaines - est le dialogue de la voix à laquelle on s’adresse. Cfr *T. Todorov, la conquête de l’Amérique (La question de l’ autre)*, Paris, Seuil. 1982.

Cela nous donne un concept de culture en quelques mots. Il nous aidera à distinguer les “cultures” au sein des philosophies, comme le disait Snow à l’époque. Des cultures qui sont parfois diamétralement opposées. Des cultures, également, qui trouvent leur terreau au sein d’une même aire culturelle : les États-Unis, par exemple, sont le berceau de la pensée “analytique”, tandis que la “vieille Europe” donne naissance à une pensée plus qu’analytique.

Note : Qui dit “culture” dit “éducation” : l’éducateur a comme donnée, la culture dans laquelle les jeunes doivent se situer. La tâche (la demande) est la suivante : enseigner la culture aux jeunes.

À propos : le terme “paideia”, traduit par “humanitas” (Cicéron) chez les Grecs anciens, incluait l’éducation philosophique. Il faut répéter que chez les Grecs anciens, la “philosophia” était large (Hérodote 1, 30) et étroite (Platon, qui voulait élever des spécialistes), comme le dit *C. De Vogel, Greek Philosophy (A Collection of Texte)*, I (*Thales to Plato*), Leiden, Brill, 1950, 2. On sait qu’Isokrates, contrairement à Platon, concevait la philosophie au sens large, c’est-à-dire comme une éducation générale et non comme une spécialisation par matière.

Note : “Seuls les intellectuels croient que les intellectuels comprennent le monde mieux que les autres”. (Panajotis Kondylis (1943)).

Comme *M.Terpstre*, Panajotis Kondylis : “Seuls les intellectuels pensent que les intellectuels comprennent le monde mieux que les autres” dans *La chouette de Minerve (Journal d’histoire et de philosophie de la culture)*, v. 11:2 (hiver 1994/95, 99/120), le penseur gréco-allemand, de souche marxiste, est un historien des idées - qu’il appelle “idées” (dans lesquelles on ne trouve évidemment pas la définition de Platon) - de la Renaissance à nos jours.

Kondylis résume les “idéologies” de la modernité (qui sont essentiellement la tradition et les Lumières enveloppées dans une lutte sociale et conceptuelle) en trois termes : conservatisme, libéralisme et socialisme. Ce qui nous donne un morceau de philosophie politique.

Kondylis pense que ces trois courants sont terminés. Que nous entrons dans une nouvelle ère. C’est surtout l’effondrement du communisme qui a fait apparaître “une fois de plus” (a.c., 114) que les concepts politiques qui nous sont familiers sont devenus superflus.

Après tout, ce n’est que maintenant - après la guerre froide - que les motivations profondes qui détermineront la politique planétaire à venir font surface. Celles-ci s’accumulent, pour ainsi dire, en un gigantesque explosif au cours de l’histoire politique houleuse des vingt dernières années (1975/1995).

Nous devons nous préparer à des conflits violents, dans lesquels le plus grand danger ne sera même pas la guerre mais l’état constant d’anarchie débridée. En particulier, la lutte mortelle pour la distribution équitable des nécessités de la vie pourrait bien être imminente à l’échelle mondiale.

Penser dans une situation de survie aussi dramatique semble inutile. Cependant, il y aura toujours des “intellectuels” qui “offriront leurs services idéologiques pour une bonne cause (!)”.

Les intellectuels n’ont toujours rien fait d’autre que de générer des constructions de pensée qui sont étrangères à la vie ! En croyant qu’ils savent mieux que tout le monde !

Exemple 1 ... ontologie. (15/20)

Nous avons essayé, à travers quelques auteurs, d'avoir une première vision globale de ce que l'on peut appeler la "philosophie actuelle". Ce qui frappe le plus, c'est l'extrême diversité, voire toute une série de contradictions, entre les nouvelles philosophies de l'être et les philosophies déconstructives ! Contrairement aux sciences professionnelles qui sont devenues un peu elles-mêmes, la philosophie, tout en étant quelque part une, est une activité polémique à un haut degré : un penseur veut en affronter un autre ! -- C'est pourquoi nous nous attardons sur le cœur de la grande tradition.

Ontologie.

On" (génétiquement "ontos") en grec ancien signifiait "être", c'est-à-dire quelque chose qui est là, quelque chose... "Logos" signifiait à l'époque "élever de manière responsable". -- L'"ontologie" est donc "la mise en jeu responsable de tout ce qui est". -- Puisque "quelque chose" est identique à la "réalité" - en ce sens que dès qu'il y a "quelque chose", il y a "réalité", quoi qu'il arrive - "ontologie" peut être traduit en bon français par "théorie de la réalité".

La doctrine de la réalité, telle que pratiquée dans la grande tradition, pose un différentiel "quelque chose / rien". -- Cela se transforme en une gamme ou un différentiel "quelque chose / un rien relatif / un rien total ou absolu".

Lorsqu'il n'y a pas de nuages dans le ciel, on dit "Il n'y a rien concernant les nuages". Cela ne signifie pas qu'il n'y a rien du tout : cela dit simplement qu'il n'y a rien au sujet des nuages. C'est le néant relatif ou relativiste.

En d'autres termes, il n'y a rien dans un sens limité... Ce que le "rien absolu" pourrait être, est et reste à jamais dans l'obscurité. De quoi ? Parce que cela revient à dire qu'il n'y a "rien d'absolu" ! Or, dès lors que quelque chose a été, est, sera, le néant absolu est radicalement et éternellement exclu.

Ainsi, le différentiel ci-dessus est valable en paroles mais pas en fait : car le troisième terme à droite ne correspond à rien en réalité ! Ainsi, cette ontologie oscille toujours entre "quelque chose" et "un rien relatif". -

Le concept de la réalité (être ou quelque chose) comme transcendantal.

Transcendantal" (à ne pas confondre avec le "transcendantal" kantien ou husserlien qui se réfère au sujet pensant) contient le terme latin "trans-cendens".

Transcendantal”, du moins dans l’ontologie traditionnelle, signifie “englobant”, car il transcende toutes les réalités possibles qui semblent pouvoir être prouvées dans la réalité globale ou totale.

Ainsi, nous trouvons une deuxième différence “transcendantale/catégorielle”, où “catégorie” signifie non pas tout ce qui est, mais tout ce qui est dans l’inconciliable - être compliqué - sans - plus... Ainsi, “quelque chose” est englobant ou transcendantal, mais “ce quelque chose ici et maintenant” est catégorique.

Tout ce qui est catégorique peut servir d’échantillons - en nombre infini - pris dans l’ensemble de l’être ou la réalité totale. Être (le)” (contenu conceptuel).

Ce que nous venons d’expliquer est la portée conceptuelle du terme “réalité” ou “quelque chose” (“Tout ce qui est quelque chose, c’est-à-dire pas rien”)... Mais quel est donc le contenu de connaissance et de pensée de ces termes si généraux ?

a. À la question “Dans quelle mesure une chose est-elle réelle ?”, on répond en disant : “Cette chose est juste ici, devant nous”. En d’autres termes, il est là ! On peut le toucher, on peut le trouver. Cela s’appelle, conformément à ce que Platon avait déjà reconnu, l’“existence” ou le fait d’être donné.

b. La réponse à la question “à quoi ressemble vraiment (cette) chose” est la suivante : “Cette chose qui se trouve devant nous est un livre ! Ce qu’une chose est, est appelé, toujours depuis les penseurs médiévaux, “essence” ou être de quelque chose.

Pour résumer : Qu’il y a quelque chose et ce qu’il est, c’est le contenu de connaissance et de pensée du terme “quelque chose “ (réalité) ou “ être “ (être).

On constate que, dans notre langue du moins, le terme “être” en tant que verbe est double : il signifie s’il y a quelque chose et, si oui, ce que c’est... Maintenant, on peut le demander après tout !

Attention : la “ réalité “ s’oppose au rien... Nous sommes déjà confrontés à plus d’une “différence” (quelque chose/rien ; -- transcendantal/catégorique ; -- existence/essence) -- Pour en revenir à “quelque chose/rien” -- Une fiction littéraire - par exemple un roman de science-fiction - , un rêve - par exemple un cauchemar - , quelque chose qui devient (“mais - comme le dit le commun des mortels - n’est pas encore là”) - par exemple une profession qui se développe - : toutes ces “choses” (autre mot pour “êtres”) sont des réalités ! Peut-être pas dans un certain usage quotidien, mais certainement dans le langage ontologique : “ être “ ne s’oppose pas à “ fiction “ ou “ rêve “ ou “ devenir “, qui sont des types d’être ou des “ catégories “. Une fiction, un rêve, un devenir est quelque chose, n’est pas rien.

En d'autres termes, ce sont des "réalités" ! Bien que leur existence ne soit pas située hors de nous (fiction, rêve) ou dans la réalité déjà effective ou pleine (en nous ou autour de nous), cette existence est là. C'est une évidence. Comme "indubitablement là". Comme résister lorsque nous voulons, obstinément, faire comme s'ils n'étaient pas là. Du moins dans la mesure où nous sommes honnêtes, c'est-à-dire que nous voulons reconnaître que si quelque chose est là, il est là.

Les lois de l'être.

Cette honnêteté nous oblige à porter des jugements - des lois (c'est-à-dire des jugements qui s'appliquent toujours et partout) - uniques mais globaux, qui concernent toute la réalité en tant que réalité. La différence fondamentale "quelque chose/rien" s'y manifeste, sous la forme de jugements.

1. "Tout ce qui est, est (ainsi)". -- Confronté à notre conscience honnête avec quelque chose qui est venu à notre conscience de soi - par exemple le fait que quelqu'un me fasse un signe - je ne peux que dire : "C'est là" (comme échantillon ou modèle applicatif de tout ce qui est comme donné),

2.- "Tout ce qui n'est pas (ainsi). n'est pas (ainsi)". -- Face à l'absence, je ne peux honnêtement (la moralité est évidemment toujours impliquée) que dire "Ce n'est pas là" ou "Ce n'est pas ainsi".

Note -- Or, pour exprimer de façon claire la différence radicale entre quelque chose et absolument rien, l'ontologie traditionnelle dit qu'il existe une "troisième" loi : "Entre être ou être comme et ne pas être ou ne pas être comme, il n'y a pas de terme intermédiaire".

En d'autres termes : soit une chose est (ainsi), soit elle n'est pas (ainsi) ! C'est ce que l'on peut appeler le dilemme primaire "soit/ou" (latin : "aut"). Mais cette "troisième" loi n'ajoute rien aux deux précédentes !

Tout cela implique que la différence "quelque chose/rien" nous interpelle dans notre "conscience" : si nous sommes honnêtes, et dans la mesure où nous le sommes, tout ce qui est quelque peu réel nous interpelle quelque part dans les profondeurs de notre personnalité. Cet appel à nous (la conscience) est la base - en substance la seule - de tout ce qui est "moral" (un comportement qui agit de manière responsable, c'est-à-dire qui tient compte des réalités données).

On dit : l'ontologie "fonde" la morale.

Les autres transcendentalités.

O. Willmann, *Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, Herder, 1959-5, 382/388 (*Die Transzendentalien*), nous donne une explication.

Comme nous venons de le voir, la revendication de l'honnêteté consciencieuse, fondement de la moralité, est inévitablement liée au concept d'être.

En d'autres termes, l'ontologie et la philosophie morale (l'éthique) ontologiquement fondée ou responsable sont distinctes mais non séparées... Cela signifie que l'"être(de)" englobe plus que l'existence ; l'essence dans le sens où l'"être(de)" s'adresse à nous quelque part. Cet adressage et, qui plus est, cette revendication présentent les caractéristiques suivantes.

1 - La base est et reste - selon, par exemple, Thomas d'Aquin, le grand penseur scolastique du milieu du siècle - le couple "ens/ aliquid" : "ens" est "quelque chose" en soi, tandis que "aliquid" est "quelque chose" dans la mesure où il se distingue du reste de tout ce qui est.

L'un (ens) est "substance" (existant en soi) ; l'autre est cette même substance ou soi dans la mesure où il est impliqué dans quelque chose d'autre ("aliquid").

D'ailleurs, la différence "substance/relation" a été discutée dès avant Aristote, entre autres chez les paléopythagoriciens (avec leurs "systémies" ou "paires d'opposés") et est, chez Aristote, l'artère de sa liste de catégories.

En d'autres termes, quelque chose et quelque chose de différent du reste sont des concepts qui englobent tout, -- ensemble.

2.-- Les penseurs préplatoniciens - pythagoriciens et éléates - ont proposé deux transcendentalismes, à savoir "to hen" (lat. : unum), l'unique ou le cohérent, et "to alèthes" (lat. : verum), l'apparent (que l'on traduit habituellement par "le vrai" mais qui est trompeur), c'est-à-dire tout ce qui se montre ("ce qui sort de sa cachette").

En effet, nous parlions toujours des "différences", c'est-à-dire des couples qui, aussi différents ou séparés soient-ils, ne font pourtant qu'un ; nous parlions de ce qui est accessible, discernable, indubitable là, résistant à notre malhonnêteté : c'est l'évidence. Ou ce qui se montre. Qu'est-ce qu'un "phénomène" ("phénomène" parce qu'il apparaît).

On ne peut pas parler de "quelque chose" ou de "quelque chose dans la mesure où il est différent/séparé de quelque chose d'autre (le reste)", sans que ce quelque chose se montre, s'est montré ou se montrera de manière évidente !

Et bizarrement : dès que nous sommes ainsi confrontés à l'apparent, la dualité ("différence") "quelque chose/rien" ou encore "quelque chose/quelque chose de distinct/divisible du reste" émerge : en d'autres termes : nous voyons l'apparent dans un certain rapport. Dans son unité avec le reste.

Au passage, comme nous le verrons, cette "unité" se résume toujours à la similitude (différence) ou à la cohérence (écart).

L'unité dans ou de cette chose (avec quelque chose d'autre) et la clarté sont toujours données. - L'unité et la clarté (on dit généralement "vérité") sont également transcendantes.

3.-- Platon continue comme celui qui - avec les transcendentalismes précédents - a ajouté le bien (comprendre : tout ce qui signifie valeur quelque part). Avec l'accent caractéristique qu'il met sur l'"être" "comme étant non pas ostensiblement réel mais réellement réel : "ontos on", être en quelque sorte !

On peut donc dire que Platon a ajouté le réel et le précieux (dans son langage, le précieux ou le bon) aux concepts globaux déjà abordés.

En effet, notre réponse d'honnêteté inclut, comme condition préalable, la révérence.

Le contre-modèle de la "malhonnêteté" est clair : ceux qui ne "respectent" pas l'évidence dans son aspect apparent peuvent se permettre le luxe d'être malhonnêtes. Mais alors, ontologiquement - moralement, c'est quelqu'un qui perd son "honneur" - quelque chose qui est exposé dans la révérence et l'honnêteté. Le terme "honneur" signifie ici "le droit d'être apprécié en tant qu'être humain consciencieux ancré dans la réalité réelle et dans les valeurs et biens réels".

Autant pour le transcendentalisme. Ils sont - vus dans une ontologie de la lumière - comme une lumière commune qui éclaire (notre comportement).

Définir.

Définir (déterminer un concept), c'est dire ce qu'est une chose et si elle existe. Définir est une activité éminemment ontologique.

Il s'agit là de deux définitions fondamentalement différentes. -- *Ch. Lahr, S.J., Cours de philosophie (Psychologie, Logique), Paris, 193327, 498/499 (Définition de mots et définition de choses), dit à ce sujet ce qui suit.*

A propos : le sujet est l'inconnu (original) ; le proverbe est le connu (modèle).

Lorsque nous disons “Le néant absolu est “quelque chose” qui n’existe pas”, alors “le néant absolu” est l’original ou l’inconnu (au sens d’indéfini) auquel ne correspond qu’un seul modèle, à savoir “ce néant est et n’est absolument rien”. On suppose alors que le dicton est déjà au moins vaguement connu (modèle).

Lorsque nous disons “Ce qui est (ainsi), est (ainsi)”, il ne s’agit pas d’une tautologie sans signification, comme certains penseurs superficiellement familiers de l’ontologie ont un jour osé l’affirmer (nous disons “osé”, car, si vous les contredisez, ils disent aussi “Ce qui est (ainsi) est (ainsi) !”), mais d’ajouter le seul modèle approprié au sujet ou à l’original. Lorsque l’on parle de l’être (apparent), on ne peut, en toute honnêteté, utiliser qu’un seul modèle pour le définir correctement : “être” ! Sinon on ne respecte pas son identité réelle (d’où le nom de “principe ou axiome d’identité”).

1.- Définition verbale ou nominale.

Lorsque, pour définir quelque chose, on ne fait appel qu’au système linguistique existant (qui, sous sa forme lexicographique, se trouve en partie dans les dictionnaires) et que l’on extrait de ce système linguistique des termes qui correspondent au sujet (qui peuvent être des termes modèles), on définit nominalement ou verbalement.

2.-- Définition de l’entreprise ou du réel.

Les “mots” ont certainement un début (pour ceux qui connaissent déjà les termes de la définition). Mais il existe un autre type de définition ou de représentation de l’être et de la réalité.

Pour le définir, on peut prendre un nombre fini de termes du système linguistique : “quelque chose qui est habituellement blanc, mince, léger, etc. Mais on peut aussi le faire différemment.

Le “papier” - du moins il y a quelques années - était une sorte de lin qui était pulvérisé, réduit en pâte, blanchi par un bain de chlore, etc.

Il s’agit là aussi d’une définition, c’est-à-dire de l’utilisation d’un nombre limité de termes pour représenter ce qu’est (était) le papier.

Mais ici, c’est la méthode de production industrielle qui est citée, laquelle est représentée par des termes tirés à nouveau du système linguistique. Le premier modèle est celui de la production industrielle. Le modèle linguistique correspondant est l’ensemble des termes représentant le processus industriel qui fait “exister” le papier.

Exemple 2.-- L'ontologie comme métaphysique. (21/26).

La "métaphysique" est souvent un autre nom pour l'ontologie. -- *I.M. Bochenski, D.P., Histoire de la philosophie européenne contemporaine*, DDB, 1952-2, 218, dit à ce propos ce qui suit.

"Selon les vues actuellement dominantes, la distinction entre la métaphysique et l'ontologie est que l'ontologie étudie l'être et l'existence - pensez à l'essence et à l'existence - dans un sens général (c'est-à-dire transcendantal), tandis que la métaphysique cherche à fournir une explication de l'ensemble de la réalité dans un sens non transcendantal.

Bochenski exprime cela d'une manière peu satisfaisante en disant que la métaphysique porte des jugements sur l'existence (ce que l'ontologie ne ferait pas) et comprend donc une théorie de la connaissance (gnoséologie, élaborée comme épistémologie) et que la métaphysique ne s'occupe pas seulement de problèmes individuels mais cherche - au moins en principe - une explication de la totalité de tout ce qui est.-- Nous allons maintenant rendre cela très clair.

1.- Le vide catégorique de la notion d'être (le).

Bien sûr, en affirmant que quelque chose est "réel" (être, être, quelque chose), on affirme "ne pas être rien" mais c'est tellement vague qu'on ne peut pratiquement rien en faire : c'est un simple point de départ. Rien de plus.

O. Willmann, Abriss der Philosophie, Wien, 1959-2,453, cite Aristote lui-même à cet égard (Peri, hermeneias 3, in fine).

"On n'atteint aucune définition - sèmeion - qui exprimerait l'essence de quelque chose en l'appelant un être. De même, si l'on dit "être", "sur", (de quelque chose), alors c'est un terme vide ("psilon"), car il n'exprime rien. On", "être", n'a de sens que par rapport à autre chose. Sans cet autre, il n'y a pas de pensée". -

Note : Exprimé en termes de "transcendantal" et de "catégorique" : le sien est un modèle pour tous les sujets sans distinction. Le fait qu'un sujet se distingue d'un autre (= les choses catégoriques) est dû à l'ajout de quelque chose d'autre qu'un concept global.

Par exemple : "Une fille, c'est quelque chose". Bien sûr ! Tout ce qui n'est pas une fille est aussi quelque chose ! Le caractère distinctif du terme "fille" vient de quelque chose d'autre que le terme bas "quelque chose" ! Par exemple, "Une fille est quelque chose d'humain, de sexe féminin et encore assez jeune pour ne pas être appelée une femme adulte. Grâce à ces caractéristiques, la "fille" peut être distinguée de tout le reste !

Qu'est-ce que ça veut dire ? Penser que l'ontologie est une "panacée" pour "tout savoir" sans en avoir préalablement prélevé des échantillons, est une erreur et pas des moindres ! L'ontologie n'est pas une panacée ! Ce que beaucoup de métaphysiciens ont oublié au cours des discours systématiques qui portent le nom de "métaphysique". Appeler quelque chose "quelque chose" est un lemme, une préposition. Il est présupposé que ce qui doit être discuté effacera (rendra manifeste) "quelque chose" (la "réalité") quelque part.

"Tout ce qui est or."

O. Willmann, o.c., 366, dit ce qui suit.

(1) J. Locke (1632/1704), le fondateur des Lumières anglaises, disait - en tant que nominaliste - que l'orfèvre sait beaucoup mieux ce qu'est l'or que le métaphysicien. En d'autres termes : que les "spéculations" (connaissances conjecturales) concernant l'être (l'essence) de tout ce qui est or, sont "vides".

La raison est claire : un orfèvre manipule de l'or véritable ! Il le forge pour en faire des bijoux, par exemple. Il peut vérifier son degré de pureté (= le nombre de carats). Ainsi, il arrive à une définition de l'entreprise qui est basée sur des échantillons.

(2) O. Willmann, ontologue et métaphysicien platonisant, répond comme suit : -- Willmann - en tant que réaliste (réaliste conceptuel) - dit : prétendre que l'or, par exemple, possède à la fois une essence et une existence, signifie qu'un certain nombre de caractéristiques que, par exemple, un orfèvre peut attribuer au métal en question sur la base de l'expérience, ne se sont pas réunies par hasard, mais constituent un "totum physicum" comme le disaient les métaphysiciens médiévaux. En termes courants : l'essence de l'élément "or" consiste en un certain nombre de propriétés qui, ensemble, forment un système (ensemble cohérent). Cette "unité" (un des concepts ontologiques-transcendants) est manifeste.

Mais Willmann, en tant qu'ontologue des affaires, ajoute immédiatement : pour l'échantillon (l'induction) soutenu par le sondage de l'or, l'être" (plus l'existence) de l'or est "ein X, eine qualitas occultat" (un x (inconnu), une qualité obscure).

En d'autres termes : un ontologue est silencieux sur l'or jusqu'à ce que le connaisseur de l'or ajoute au concept d'un être, qui est quelque chose de vide - psilon (comme disait Aristote) - les caractéristiques déterminées par une recherche positive (certaine = basée sur des observations), représentée dans les termes corrects du système linguistique.

2.- Le même vide catégorique en d'autres termes.

Considérons maintenant les “choses étranges” : de nombreux scientifiques qui n’ont aucune connaissance ontologique réelle se moquent de “l’être” (de la métaphysique). Mais n’écoutez pas leurs paroles, mais regardez leurs actes. W. Fuchs, *Thinking with Computers, La Haye*, s.d. (*Knauers Buch der Denkmaschinen*), vrl. o.c., 237/238.

Fuchs, o.c., 234v., dit : Le technicien et surtout le physicien sont souvent confrontés au problème d’une “boîte” - naturelle ou artificielle - qui ne peut pas être démontée simplement pour voir ce qu’elle contient. C’est un fait. Maintenant, la question.

Pour des raisons d’”efficacité”, la chose donnée est appelée “boîte noire”, car elle cache pour l’instant sa “structure” (un autre mot pour “être” - tout aussi vide !).

Le terme “structure” - un mot constamment utilisé de nos jours comme un palliatif à l’inconnu - n’est rien d’autre que le fait que les éléments de la boîte ne s’assemblent pas par hasard mais forment une “unité” (cohésion, système), le terme “structure” remplaçant le terme “unité”. Rien de plus.

La méthode comportementale descriptive ou “comportementale” permet d’exposer la boîte noire. On applique un stimulus (électrique) - entrée - pour voir comment la boîte fermée y réagit (sortie).

Ainsi, sans connaître l’intérieur, on apprend directement s’il y a un ordre en lui et comment cet ordre est constitué (existence / essence).

Fuchs poursuit : -- La “méthode de la boîte noire” trouve son origine dans l’ingénierie électrique. Mais les sciences exactes ont toujours utilisé cette méthode. Il fait référence à son ouvrage “Modern Physics” où il parle de la recherche expérimentale sur les atomes et les noyaux atomiques.

Fuchs met l’accent sur le moment mathématique de la méthode de la boîte noire... Après tout, les mathématiques d’aujourd’hui conçoivent des “schémas” - des opérations schématiques parmi d’autres - et des “règles” qui représentent des structures - là encore, le mot panacée.

Du point de vue sémiotique (doctrine du signe), la réalité mathématique - parce que les entités mathématiques sont aussi des non-signes - constitue un système de relations qui combinent des signes. Il s'agit donc de la syntaxe mathématique.

Sémantique.

La "sémantique" est la partie de la sémiotique peircienne qui traite des relations entre les signes syntaxiques et l'honneur ou toute autre réalité non mathématique. Les signes et opérations abstraits acquièrent alors une signification (sémantique). Avant cela, ils sont une sorte de lemme ou de réalité possible en dehors d'eux-mêmes. Pensez à la formule d'Einstein " $E = mc^2$ ". En soi, cette formule est une "équation" (voir le signe "="). Les relations correctes entre E et mc^2 y sont représentées par le signe "=". Rien de plus. Ce que E, m, C et C^2 pourraient être, n'apparaît pas dans la formule pure. C'est un lemme.

Fuchs.-- Les entités mathématiques sont des modèles qui peuvent être transférés dans le domaine d'autres sciences que les mathématiques. On leur donne alors, par exemple, un contenu physique ou une signification. Dans ce cas : E = énergie ; m = masse ; c = vitesse de la lumière.

Une telle application de formules abstraites et vides fournit alors une "structure", en langage ontologique "l'être (et l'existence)" de choses qui, à première vue, n'ont rien à voir avec les mathématiques. - de choses qui, à première vue, n'ont rien à voir avec les mathématiques. Ces formules vides sont alors des "modèles" (modèles abstraits qui, dans la phrase, donnent des informations, par exemple sur des données physiques).

Remarque : Fuchs fait à juste titre référence aux "modèles physiques". Lorsqu'un architecte doit concevoir une maison, il obtient souvent de bonnes informations (qui peuvent ensuite servir de modèle) sur sa conception en construisant une maison en miniature, avec des morceaux de carton, etc. Il s'agit alors d'une "réalisation" (modèle) préexistante qui, dans la mesure où sa forme est similaire jusque dans les détails, fournit d'autant plus d'informations. C'est ce qu'on appelle un "isomorphisme". Cela aussi sert à révéler la "structure" (l'unité des parties).

La boîte noire déjà présente dans l'esprit de l'architecte concepteur devient plus claire, plus réelle (où "réel" signifie ici "ce qu'il veut réaliser, c'est-à-dire la maison à construire"). Avec ce "x" en tête, il s'assied à son bureau et construit ce qui rend son modèle vague (dans sa tête) plus concret. Il peut le montrer au client (qui n'est pas très satisfait du projet dans la tête de l'architecte !) La maison en miniature fournit des informations au client.

Le modèle de Heidegger.

M. Heidegger, *Sein und Zeit*, I, Tübingen, 1927, 1, 17, dit : “ Être humain - dans l’allemand de Heidegger “Dasein” - c’est être d’une manière bien définie, c’est-à-dire que par “être”, on comprend d’emblée quelque chose comme “être” “. - Pour Heidegger, être humain est un accès privilégié à l’être transcendantal.

Cela signifie que l’on part d’un échantillon (qui est et reste une induction vraie et pure), à savoir ce que je sais, en tant qu’être humain et dans la mesure où je suis un être humain, de ce qu’est l’être, mon être en premier lieu, pour étendre ce savoir, cette information, à la totalité de “das Sein”. C’est extrapoler à partir de l’être humain.

Comment juger une telle chose ?

1. Dans la mesure où nous existons, il s’agit bien d’un début. Nous savons ce qu’est “être là”, parce que nous “sommes là” !

2. Mais l’être là” de tout ce qui n’est pas - nous, est-il identique à mon “être là” ? Cela ne peut être décidé que par une série infinie d’autres échantillons ! Pour l’instant, l’être là” qui définit l’homme n’est qu’un lemme, un vague quelque chose qui met en route. Rien de plus. Le reste de l’univers (l’être) reste un “x”.

Ce qui justifie quelque peu le fait que Heidegger privilégie l’être humain, c’est le fait que, en tant que surdoués spirituels, nous avons un concept transcendantal de l’être.

Mais... il y a déjà Aristote qui nous met en garde : sans autre chose que le concept d’être qui englobe tout, ce concept d’être reste “vague” - psilon, quelque chose de vide ! Cette notion vague nous met sur la voie, mais elle ne donne des informations qu’à l’unisson de quelque chose d’autre, à savoir quelque chose de catégorique.

Cela signifie que Heidegger voulait construire une sorte de “métaphysique” - “construire une métaphysique” signifie : remplir la notion vide d’être par quelque chose d’autre que cette notion vide - qui soit “existentielle”, c’est-à-dire qui mette l’être humain au centre.

On peut le faire, bien sûr, mais on peut se demander si Heidegger, sans toute une série d’échantillons de ce qu’est réellement l’être humain (“matériel positif”), ira beaucoup plus loin que la métaphysique précédente qu’il a ainsi “achevée”.

La critique d'un mathématicien.

Bibliographie : P. Cortois, *Un colloque à la mémoire de Jean Cavailles*, in : *Tijdschr. v. filos.* 47 (1985):1 mars, 161/164.

Jean Cavailles (1904/1944) était un penseur polyvalent qui a été exécuté en 1944 à Amiens en tant que résistant.

Les mathématiques ont environ trois "fondements".

Logicisme, formalisme et "intuitionnisme", sur lesquels nous ne nous attarderons pas. Seulement ça. Ces fondements des mathématiques sont quelque part "philosophiques". Et c'est là que le bât blesse.

Cortois articule les pensées de Cavailles.

"Le philosophe peut-il - plus généralement (c'est-à-dire en dehors de ces trois écoles) - être encore le législateur qui définit les limites dans lesquelles la pensée mathématique peut se développer ? L'ambition de définir, fonder ou réduire les "mathématiques" à quelque chose d'autre d'un point de vue extra-mathématique n'est pas légitime.

C'est précisément le mélange du raisonnement mathématique et de la spéculation philosophique qui est responsable d'une partie de la confusion dans le problème des fondations".

Remarque : Aristote dirait : le système ontologique des concepts n'est que du "pilon", de la matière vide ! Sans l'apport de l'ontologie extérieure, on ne peut pas faire de métaphysique des mathématiques et de ses entités ! Si on le fait, on confond des domaines qui sont des mondes à part.

Cortois : "Les problèmes mathématiques exigent des solutions techniques et mathématiques, même si elles se situent à un niveau d'abstraction et de compréhension différent de celui du problème initial.

Note - En d'autres termes, les questions mathématiques appellent des solutions mathématiques.

Cortois : "Mais le philosophe doit développer un commentaire interne. C'est-à-dire : développer une réflexion qui déploie de l'intérieur la nature de la praxis mathématique (...)"

En d'autres termes, si l'on veut développer la philosophie des mathématiques - qui est une forme de métaphysique, la métaphysique des mathématiques et de leurs activités - les notions vides de l'ontologie ne sont d'aucune utilité tant qu'elles ne sont pas complétées, voire remplies, par ce que les vrais mathématiciens savent déjà de leur sujet.

Vouloir "déduire" à partir de concepts métaphysiques préconçus, par exemple les mathématiques, c'est vouloir faire apparaître quelque chose à partir de quelque chose de vide (concernant les mathématiques) !

Exemple 3.-- L'ontologie comme théorie de l'ordre (harmologie). (27/35).

Nous avons vu jusqu'à présent que philosopher, c'est connaître et utiliser des concepts transcendants. Ce même philosophe, c'est : voir le rôle fondamental de ces mêmes concepts transcendants - quelque chose (dans la mesure où il diffère du reste)/ apparent/ un/ bien (valeur) - avec le vide des choses catégoriques.

Nous en arrivons maintenant à l'ordre ontologique. Comment organiser toutes les données possibles (données = être, choses) ?

1. Nous le faisons en les comparant.

La méthode comparative est donc une méthode ontologique typique. Elle est appliquée encore et encore, même si l'on n'y pense jamais.

Ch.S. Peirce a vu cela clairement. Comme catégories de base avec lesquelles tout peut être clarifié, il voyait "d'abord", un certain donné. Immédiatement après ce "premier", il a vu un "second", un second fait -- note : ne pas confondre "comparer" et "égaler" ! Comparer signifie ici "voir les relations", "confronter plusieurs données". -- L'ordeler est donc "harmologie", c'est-à-dire assembler. Il s'agit donc de voir des totalités, au sein desquelles on situe plus d'une donnée.

2. Voir les similitudes/différences et les liens/écarts.

Platon, à la suite notamment des paléopythagoriciens, l'a clairement reconnu.

En conséquence, deux concepts fondamentaux reviennent sans cesse dans sa pensée ordonnée : "tout" (similarité) et "ensemble" (cohésion). Dans la Grèce antique, la vision et l'assemblage de données étaient appelés "stoïchiosé" (lat. : elementatio). La principale exigence était l'"anamnèse" (lat. : reminiscentia), qui différait considérablement de la "mnèmè" (lat. : memoria), souvenir vague ou conscience. En effet, "anamnèse" signifie organiser la conscience, travailler de manière ordonnée lorsqu'on pense à un groupe de données.

Remarque : on peut se rendre compte que ce que nous appelons ici "doctrine de l'ordre" est appelé dans les logiques récentes (calcul mathématique) "logique des relations".

1. La gamme identitaire.

C'est un truisme classique de dire que l'analogie (c'est-à-dire l'identité partielle) joue le rôle principal dans l'ordonnement dans l'ontologie et la logique traditionnelles (qui examine les relations "si-alors" dans tout ce qui est). Pourtant, cela s'avère être faux.

L'ordonnancement ou la confusion pratiqués par l'harmologie traditionnelle reposent sur un schéma unique : deux ou plusieurs " choses " (être, données) sont soit totalement identiques (elles coïncident), soit partiellement identiques (analogues), soit totalement non-identiques (totalement différentes).

L'identité totale ou globale ne se produit, du moins au sens aigu, qu'avec quelque chose qui est identique à lui-même. L'identité partielle et la non-identité totale présupposent toujours au moins deux données.

Le carré logique.

Le soi-disant carré logique est également un fan.

tous	certain, oui
certain pas	aucun (tous pas)

peut être placé dans une forme carrée (qui est une configuration) : d'où l'ancien nom.

On reconnaît dans ces quatre éléments l'universel, le privé et les ensembles zéro.

Le théorème du système carré logique.

Un "système" est un ensemble de parties, de composants ou de portions qui, bien que différents, sont néanmoins liés.

Le carré logique à cet égard est : tout (toutes les parties) - partie (pas toutes les parties) - pas de partie.

Ces deux variantes du carré logique sont des variantes ontologiques. Car chaque activité mentale les accompagne comme une lumière qui éclaire.

En logique traditionnelle, elles apparaissent sous le nom de "déductions immédiates ou immédiates". Par exemple, "Toutes les filles sont des femmes. Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié la logique pour s'en rendre compte facilement.

Ou encore : "Toutes les filles sont des femmes. Aucune fille n'est une femme. Tout le monde peut voir immédiatement que des jugements contradictoires sont portés ici ... sans avoir jamais suivi une seule leçon de logique.

On les appelle traditionnellement "déductions immédiates". Ils sont immédiats parce qu'il n'est pas nécessaire de faire un syllogisme traditionnel pour les déduire logiquement de manière rigoureuse (bien qu'il y ait un tel syllogisme derrière eux).

Par conséquent, on considère qu'ils sont "transmis par toute activité mentale". Les termes "tout", "aucun", "ceci... ici et maintenant" sont des termes qui proviennent directement des différentiels mentionnés ci-dessus. Il en va de même pour les déductions du système : "Si le tout, alors toutes les parties ou ainsi".

Note -- La “logique floue” est aujourd’hui, dans les cercles technologiques, à la mode. *D. McNeill / P. Freiberger, Fuzzy Logic* (Bodoni) explique une sorte de logique appliquée qui fonctionne avec des différentiels au lieu d’opposés durs. Depuis quelques années, l’industrie japonaise commercialise des produits - des aspirateurs, par exemple - qui intègrent cette sorte de “logique flottante”. Des termes tels que “froid glacial/ froid/ tiède/ chaud” sont quantifiés (convertis en termes mathématiques) de sorte que, par exemple, “20 % chaud” ou “70 % tiède” peuvent être traités mécaniquement - on voit que la règle de trois (100 % - X % - 0 %) fonctionne en tandem avec le carré logique.

2.-- Théorie de l’unification (hénologie).

Une ancienne façon d’exprimer les différentiels est : un - partiellement un - pas un.

En effet, dans cette langue, on part d’une multiplicité qui peut être amenée à l’unité. Elle est basée sur la similitude/différence et/ou la cohésion/écart.

Totalités.

Ce que Platon appelait “ tout “ et “ entier “, les scolastiques médiévaux l’appelaient “ totum logicum “ (classe/collection) et “ totum physicum “ (système).

En vertu d’une caractéristique commune identique, tous les éléments d’une classe forment une classe (collection).

En vertu d’une connexion identique, toutes les parties (composants, portions) d’un système (système) constituent un système.

On voit le concept transcendantal d’”unité” - HF 18, donner ici sa pleine mesure.

Note - Encore une fois, cet aperçu, un aperçu de l’être, est donné par toute activité mentale : il n’est pas nécessaire d’avoir appris la logistique des classes ou la théorie des systèmes pour voir immédiatement qu’un groupe d’objets rouges - pour suivre l’exemple de Husserl - constitue un seul et même concept qui s’applique à toutes les choses rouges (possibles) en tant que domaine propre (portée) du concept “rouge”.

De même, il n’est pas nécessaire d’avoir étudié à fond la théorie des systèmes pour voir immédiatement qu’un corps est connecté et constitue un “ensemble cohérent” (système).

Un enfant qui tient un objet apprend rapidement qu’il est connecté. Il semble qu’il faille plus de temps à un enfant pour apprendre à “collecter”.

En d’autres termes, la doctrine unifiée traditionnelle interprète une lumière qui éclaire.

A propos : comparez le différentiel sur HF 15 (quelque chose/relatif = dans une certaine mesure rien/absolument rien) avec ce que nous venons de voir : les ‘différentiels’ gouvernent l’ontologie traditionnelle !

Linguistique.

Dans le cas de la classe (collection), la caractéristique commune est identique dans tous les éléments ou membres. Dans le cas du système, le tout est identique, car les parties (composants, parties) d'un tout - aussi diverses soient-elles : pensez à tout ce qui compose le corps d'un oiseau (anatomie, physiologie) - ont une seule et même caractéristique commune, à savoir d'appartenir à un seul et même tout.

De sorte que le concept de classe (collection) est inclus dans le concept de système lui-même à sa manière.

D'un point de vue linguistique, cela a pour effet que lorsque nous voyons un ou plusieurs spécimens d'une classe, nous les voyons en incluant le reste de la classe et nous disons : " Cet ici et maintenant est un spécimen " (accentuation ajoutée : de la même classe). Les termes que nous empruntons au système linguistique expriment parfaitement l'identité.

En termes linguistiques, cela signifie également que lorsque nous voyons une ou plusieurs parties d'un système, nous les associons, comme le dit très justement de Saussure, au reste du système et disons : "Cet ici et maintenant appartient à la ville d'Anvers" parce que nous voyons le Meir, par exemple, incluant toute la ville ! Les termes que nous extrayons de l'ensemble linguistique ne mentent pas : ils expriment l'identité. C'est parfois très clair : "C'est maintenant la partie la plus fréquentée d'Anvers".

Note.-- Lorsque par exemple Hegel a cru pouvoir ridiculiser l'identité en tant qu'elle est "die einfache Grundbestimmung der traditionellen Logik" (la caractéristique fondamentale de la logique traditionnelle), cela trahit **a.** qu'il a vu correctement **b.** mais radicalement mal interprété.

En effet, on confond souvent "identitaire" avec "substantialiste" ou "atomiste", de sorte que penser en termes identitaires, comme indiqué ci-dessus, rendrait impossible de penser et d'exprimer correctement les relations ou les changements.

Non : travailler de façon identitaire, c'est travailler de façon comparative, synchrone et diachronique, c'est-à-dire voir plus qu'un seul fait y compris, en relation avec le reste. La pensée identitaire est en d'autres termes - saussurienne - la pensée associative : voir dans un contexte, si nécessaire en fonction du reste. En termes hégéliens : voir la place et la signification d'une chose dans le contexte du "tout vivant" (l'expression préférée de Hegel) dans lequel elle se situe.

Note -- Le fait que la vision des relations comparatives est au cœur de la logique traditionnelle (parce que l'ontologie) est déjà très clair dans la table des catégories d'Aristote.

Ils sont tous des “sustoichiai”, des systèmes (paires d'opposés). Le système de base est “ousia”, lat. : substantia, soi (c'est-à-dire quelque chose dans la mesure où il existe en soi)/ “pros ti”, lat. : relatio, relation (c'est-à-dire plus d'un soi dans la mesure où ils sont liés les uns aux autres).

Le reste du tableau : “qualité/quantité”, “temps/espace”, “être actif/ passif”, “proposition/site”. Aristote les voit non seulement “en eux-mêmes” (substantiels, atomiques) mais toujours “incluant” ou “associés à”.

3.-- Associé.

Nous venons d'utiliser un terme très ancien. Dans le sillage de de Saussure, le sémioticien-structuraliste, la définition pourrait être la suivante : “ Si l'on pense à b quand on pense à a (si l'on pense à a incluant b), alors b est une association de a. “

Cela suppose que a et b sont “pensés connectés” par une certaine identité : nous associons par ressemblance/différence et/ou connexion/écart... En d'autres termes, l'association est une activité indicielle.

Psychologie associative.

Ribot, La psychologie des sentiments, Paris, 1917-10, 171 / 182 (*Les sentiments et l'association des idées*).-- Ribot était un psychologue expérimental et un penseur.

Dans le texte cité, il montre comment l'esprit, en tant que capacité de valeur -- voir HF 19 (le bien comme propriété transcendante de tout ce qui est) -- implique, c'est-à-dire associe, -- des valeurs, notamment.

(1) Ressemblance.

Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils, a le même âge, etc., une mère peut soudainement ressentir de la sympathie. Dans cet étrange jeune homme, elle projette son propre fils.

En vertu de la ressemblance (caractéristiques communes) - il y a des aspects identiques chez les deux jeunes gens - elle est renvoyée à son propre fils. Il y a - pour parler avec Derrida - une trace de quelque chose d'absent qui n'est pas immédiatement donné, à savoir son fils.

Ribot donne un second exemple.-- “Il y a des réactions de peur que l'on appelle “inconsidérées”.-- Une pénétration plus profonde permet cependant de les faire remonter à une explication similaire comme dans le cas de la mère à la sympathie spontanée, où la similitude était à l'œuvre.”

Note : Le facteur qui a été mordu une fois par un chien lors de sa tournée, pense que tous les chiens suivants, y compris celui qui a mordu ! Elle identifie partiellement - par analogie - tous les futurs avec celui qui a mordu !

(2) Cohérence.

Ribot utilise le terme “affection” ou “appréhension”. - Le sentiment - encore une fois, l’esprit, une partie de notre esprit, qui est la valeur - qu’un amoureux avait à l’origine pour la personne de sa maîtresse, il le transfère - “métaphoriquement parlant” - à ses vêtements, ses meubles, sa maison.

Ribot donne un autre modèle : l’envie et la haine refroidissent leur fureur sur les objets inanimés qui appartiennent à “l’ennemi ou aux ennemis”. Pour la même raison : “aanpaling”/”adrenzing”.

Dans les monarchies absolues, le culte du souverain est également dirigé vers son trône, vers les emblèmes de son pouvoir.

Note -- Dans le domaine de l’érotisme, cela explique le “fétichisme” (pas dans le sens religieux-historique) : le “fétiche” est tout ce qui n’est pas une personne vivante et qui pourtant érotise. En effet, une culotte, un soutien-gorge dans une vitrine, -- un parfum sans aucun lien avec qui que ce soit peut être érotisant.

Voilà pour les phénomènes. Maintenant, l’interprétation.

Ribot : “Nous savons que l’association des contenus de connaissance se réduit à deux lois fondamentales : la loi de similitude et la loi d’adhésion.

Ribot appelle cela “transfert” : “transfert par ressemblance/ transfert par contiguïté”. -- Ce comportement métaphorique (similarité) ou métonymique (cohérence) de l’esprit en tant que capacité de valeur, Ribot le qualifie de quelque chose qui “vit caché” et qui souvent “représente une influence latente mais efficace”. --

L’explication de Ribot est exprimée en termes traditionnels-ontologiques et -logiques : identitaire. Les relations sont vécues, ressenties.

4.-- Tropologie.

Les rhéteurs de l’Antiquité se sont souvent attardés sur les moyens de stylisation d’un texte. C’est ainsi qu’ils ont découvert les tropes, c’est-à-dire la métaphore et la métonymie, liés à deux types de synecdoques (littéralement : co-auteurs), c’est-à-dire la synecdoque métaphorique et la synecdoque métonymique.

Voyons maintenant comment ils sont identifiables.

(1) La métaphore.

La métaphore et la métonymie sont toutes deux des comparaisons exprimées sous une forme linguistiquement abrégée.

La comparaison qui voit la parabole, s'exprime par exemple comme suit : "Cette femme est un roseau. Quand on voit cette femme, on pense à un roseau qui se plie au vent... Tous deux présentent un trait identique (caractéristique commune, -- indiquant le rassemblement) : la souplesse. Comme le montre clairement une comparaison consciente. De cette femme part une "trace" (référence) au roseau, c'est-à-dire d'une malléabilité à une autre.

Le verbe auxiliaire "être" l'exprime parfaitement : "Cette femme est un roseau". C'est-à-dire que sous un seul point de vue (qui est une identité partielle ou une analogie, une analogie métaphorique), elle est la même. De sorte que "être" signifie ici "sous le point de vue de ... l'être".

Note -- Les logiciens modernes et post-modernes accusent le concept d'"être" comme verbe auxiliaire de "multiplicité" et donc d'inutilité.

Ce à quoi nous répondons qu'il ne s'agit que d'analogie et que la fameuse "implication", qui est au cœur de la logistique et des mathématiques, est tout aussi "multiforme" car elle exprime toutes les connexions "si-alors" possibles.

Mais aussi : "Manger, c'est prendre le temps de manger". L'implication "manger/avoir faim" et "manger/ prendre le temps de manger" est très différente en réalité. Et pourtant : tous les logiciens utilisent le même "signe d'implication" (une flèche) !

Le signe métaphorique.

La carte en tant qu'image, en raison de son haut degré de similitude, est un signe métaphorique : la structure (ou l'essence) du paysage réel est la même dans les deux cas.

(2) La métonymie.

La comparaison qui voit la cohérence s'exprime, par exemple, comme suit : "Les pommes sont saines" (exemple d'analogie métonymique d'Aristote). Lorsqu'on voit des pommes, on pense - en association - à la causalité de la santé par (la consommation de) pommes.

Encore une fois : la comparaison est exprimée linguistiquement sous une forme abrégée : "Les pommes - en tant que facteur de santé - sont saines". Le verbe auxiliaire "sont" exprime également une sorte de relation de cause à effet.

La relation "cause/effet" constitue un système : un système dynamique qui inclut la création d'aliments et de santé.

Le terme “être” signifie ici “être une cause de...”. Ce qui n’indique pas une multiplicité absolue mais une identité partielle ou une analogie.

L’unité (qualité transcendantale) n’est pas ici la ressemblance mais la cohérence : manger des pommes signifie que les pommes ne ressemblent pas à la santé mais la provoquent. Pas de similitude mais de cohérence !

Le signe métonymique.

Un panneau indicateur, comme une carte, ne ressemble pas au paysage qu’il dépeint en partie, mais y est lié : “Anvers” signifie “Celui qui continue sur cette route arrivera à Anvers avec le temps”.

Les types de synecdoques.

refléter la phrase ci-dessus, mais introduire tout/pas tout et entier/pas entier. La relation “collection/copie” et “tout/partie” est centrale.

(1) *La synecdoque métaphorique.*

“Un soldat ne quitte pas son poste” dit le capitaine. Il dit “un soldat” mais pense “tous les soldats”. -L’inspecteur d’académie au départ : “Un professeur n’arrive pas en retard” ! Signification : “Tous les enseignants ne sont pas en retard”. -- La synecdoque métaphorique prononce le spécimen mais signifie la classe.

(2) *La synecdoque métonymique.*

“La barbe est là”. On dit “la barbe”, (une partie) mais on pense “l’homme entier dont la barbe est là”.

La barbe forme avec le reste de l’apparence un tout ou un “système” : pas de similitude comme dans la synecdoque métaphorique mais une cohésion. -- Cela signifie une identité (partielle). La synecdoque pense de manière identique... Il en va de même dans l’expression “La paroisse compte deux mille âmes” (où “âmes” (partie dont s’occupe le pasteur) représente - trace est, se réfère à, co-signifie - les personnes à qui ces âmes appartiennent).

5.-- *Deux types d’induction.*

L’”induction” est la décision de passer d’un ou plusieurs spécimens ou parties à - induction amplificatrice - toute la classe (collection) ou toutes les parties (le tout).

Note - Qu’un enseignant compte toutes les copies - ou qu’il compte toutes les pages d’un livre, l’axiome est le suivant : “Si toutes les copies/parties séparément, alors toutes ensemble”. La “somme” ou la totalité dans sa première forme est la “somme” dans sa seconde forme.

L'induction amplificatrice ou amplificatrice de connaissances fonctionne avec des échantillons :

a. métaphoriquement : il faut au moins un spécimen de la même classe ou collection pour en extraire au moins une caractéristique commune (l'identité partielle) :

b. métonymique : elle extrait au moins une partie (section) d'un même ensemble ou système afin d'en tirer un aperçu au moins partiel (identité partielle ou analogie) du tout.

On peut voir la structure synecdoque des deux formes d'induction amplificatrice.

Induction sommative/amplificative.

Il a été observé que l'induction sommative est toujours le noyau - le noyau testé - de l'induction amplificatrice... Ceci est peut-être plus clairement évident dans l'induction statistique.

Dans un sondage d'opinion, par exemple, on prélève mille échantillons (sous-classe) d'une population (classe). On les additionne : c'est le résumé (c'est-à-dire l'addition de tous les éléments séparés dans tous ensemble). Ensuite, on dit par exemple : "Mille personnes testées donnent 73% pour ce candidat".

À partir des spécimens testés, on peut généraliser - extrapoler - aux spécimens testables. Ce qui a été résumé dans l'induction sommative s'applique alors, jusqu'à nouvel ordre, à l'ensemble de la classe. C'est l'amplification.

L'induction ou la généralisation métaphorique.

Si cette eau-ci et cette eau-là (en été) bouillent à 1000 C., - alors on associe inductivement - toute l'eau bouillira à 1000 C. A partir d'une classe partielle (échantillons) on raisonne à la classe totale.

L'induction ou la généralisation métonymique.

J'étudie la vie économique à Anvers. J'apprends à connaître le Meir et le quartier du port. Deux échantillons. Partout, je me heurte au reste de la ville en tant qu'entité économique... Je résume... "Si deux parties présentent de nombreux étrangers comme agents économiques, alors toutes les autres parties présenteront également de nombreux agents économiques étrangers". -- Ma compréhension est partielle, bien sûr. Mais les deux parties éclairent l'ensemble. Je peux généraliser !

À **propos** : dans les ensembles complexes, une telle généralisation est la seule méthode d'induction possible, généralement. Si vous voulez démonter des spaghettis, vous devez faire très attention !

Exemple 4.-- L'ontologie comme herméneutique (théorie de l'interprétation).
(36/42)

Hermèneuein' en grec ancien signifie "exprimer ce que l'on pense". Mais il signifie aussi "interpréter".

Hermèneutikè (technè) par exemple chez *Platon, Politeia* 260D - peut signifier l'habileté de l'interprétation.-- Ici nous l'utilisons dans les deux sens.

L'interprétation du texte ("exégèse textuelle") et l'intelligence des signes ("intelligence des signes") **d'Aristote sont** facilitées par l'un des sens traditionnels du terme "herméneutique" lui-même : le livret d'Aristote sur le jugement est appelé "*Peri hermèneias*" (lat. : de interpretatione). En particulier, je suis frappé par le fait que, dans le langage aristotélicien, l'"hermèneia" ne se limite pas à l'allégorie, mais est également le nom de tout jugement sensible.

Plus que cela, le jugement raisonnable est "hermèneia", l'interprétation, dans la mesure où il signifie "dire quelque chose de quelque chose".

Note - C'est l'essentiel.

Le sens.

Pour l'ontologie, selon la doctrine aristotélicienne du jugement, qui constitue une partie importante de sa logique, la personne qui juge (prononce une proposition) est un interprète. Or, juger, c'est invariablement prononcer un modèle (proverbe) à partir d'un original (sujet de la phrase). Ou, comme le dit Aristote lui-même : "dire quelque chose de quelque chose".

Juger, c'est "identifier".

L'identitarisme - l'ontologie au sens traditionnel - consiste à dire que la première chose "s'identifie" à la seconde. Dans la définition, cette identification est totale. Dans tous les autres jugements, cette identification est partielle.

Deux façons d'identifier.

Nous allons maintenant examiner deux façons frappantes de donner du sens.

1. -- Signification.

Lorsque nous essayons de saisir correctement "le sens" de quelque chose - un événement, une parole - nous prêtons attention à cette chose et à son "sens", c'est-à-dire à ce qu'elle est, en elle-même.

Par exemple, le terme "responsabilité" peut lui-même être défini comme suit

a. un fait

b. qui contient une demande (problème), la traiter de telle sorte que l'on assume, en résolvant le problème, son implication avec la conscience. Exprimé en termes populaires : on laisse le donné et le demandé "venir" à sa conscience !

Ainsi : mon enfant est malade : je ne peux pas l'abandonner à son sort en conscience. C'est la responsabilité (éthique).

Donné : mon enfant malade.

Demandé : faites quelque chose pour le sauver de cet état malheureux.

Solution : soit je peux m'aider moi-même, soit je demande l'aide de quelqu'un.

En termes hégéliens, ce comportement - cette interprétation traduite en comportement - est "responsable" parce que c'est "wirklich", c'est-à-dire en contact responsable réel avec le donné et l'exigé, qui fait quelque chose. Le "Wirklich", dans le langage hégélien, est tout ce qui "saisit" et répond à la fois au donné et à l'exigé.

En d'autres termes : sont "irréels" tous ceux qui ne répondent pas à la demande (et par la demande au donné) ..., car une telle personne vit en dehors de la réalité où elle a une place et un sens.

Parménide d'Élée (540/ ...), fondateur de la philosophie éléatique, nous a laissé une expression : "l'être selon soi". C'est-à-dire, non pas ce qui est donné et exigé selon nous ou ainsi, mais selon le donné et l'exigé lui-même. En d'autres termes, c'est l'objet qui décide, et non le sujet.

2.-- Donner un nouveau sens .

Donné : Mon enfant est malade.

Demandé : assistance.

un nouveau sens : "Je ne me sens pas responsable de cette demande".

En langage populaire : "Je m'en fous".

En d'autres termes, le donné et l'exigé sont saisis selon leur signification (conception du sens), mais l'interprétation finale et le comportement qui en découle ne correspondent pas à l'exigé (et par l'exigé au donné).-- Le donné et l'exigé ne s'imposent pas dans la solution. La solution ne rend pas justice à ce qui est donné et à ce qui est demandé. La personne qui interprète ainsi et agit en fonction de cette interprétation, "ne rend pas justice" à l'enfant et à sa maladie.

Ici, le sens est littéralement "introduit", fondé : car le sens ne réside pas dans le donné et l'exigé. Il est apporté de l'extérieur.

À **propos** : dans la tradition, l'omission du devoir, une forme d'irresponsabilité courante, est appelée "peccatum omissionis", péché d'omission : c'est comme si le donné et le demandé n'existaient pas.

Dans les Sophistes, Platon parle à un moment donné de "para.frosune", c'est-à-dire de penser en même temps que la réalité. Alors que "so.frosynè" signifie penser la réalité elle-même.

Schéma.

1. Comprendre le sens : Je pense que A (donné et demandé).

2. Créer un nouveau sens : Avec (mieux : après) A je pense un peu à A mais surtout à B qui peut parfois être -A (non-A). Après A, on introduit quelque chose qui, en soi, ne va pas nécessairement de pair avec A, à savoir B.

Note - Quand on lit attentivement J. Derrida, on constate que le sens différentiel comprend à la fois, et la conception du sens et le fondement du sens (éventuellement dans le sens décroissant de -A (non-A)).

Puisqu'il se situe toujours dans l'histoire globale du sens - depuis les Grecs anciens et même avant jusqu'à aujourd'hui et bien après nous - le sens, dans le langage derridien, est toujours "A différer", à reporter, car il n'est jamais terminé. Les significations actuelles renvoient invariablement à des significations toujours fuyantes et donc "absentes". De sorte que nous sommes - pour parler avec Kafka - "unfertig", inachevés.

La différence entre la phénoménologie pure et l'herméneutique.

a. Le phénoménologue, c'est-à-dire le descripteur/narrateur des phénomènes, s'en tient strictement au donné qui coïncide ici avec l'exigé, car l'exigé, dans la représentation des données et l'exigé tels qu'ils sont en eux-mêmes - dans notre conscience - est précisément tout ce qui est donné.

b. L'herméneute part bien de la représentation des phénomènes (conception du sens), mais transcende cette phénoménologie pour introduire d'autres interprétations qui n'appartiennent pas nécessairement au donné. C'est ce qui fait de lui un interprète, comme le dit Peirce.

A J. Derrida va jusqu'à l'extrême différentiel, car il inclut, dans son concept d'"interprétation", aussi bien la conception du sens que le fondement, de préférence déconstructif, du sens dans son nombre fondamentalement infini.

Le jugement comme "hermeneusis" (interprétation).

Aristote l'a dit : "Katégorain ti tinos", dire quelque chose de quelque chose. Que le sujet - original (inconnu) - soit purement imaginaire, comme dans un jugement de science-fiction, ou qu'il soit donné dans notre monde quotidien ou professionnel, n'a aucune importance. La logique n'est pas l'épistémologie c'est-à-dire l'épistémologie. L'épistémologie, en tant qu'ontologie concernant des données - testables -, vérifie si le sujet existe réellement, oui ou non.

Examinons maintenant d'un peu plus près comment le jugement est interprété.

Original/modèle.

Bibliographie : K.Bertels/ D. Nauta , Bussum, 1969, 28.

Nous répétons : le sujet (ce qui est donné) agit comme inconnu (original). Le proverbe (ce qui est connu) a le rôle d'information.

“En termes de”.

Dire quelque chose, c'est parler de quelque chose “en termes de” quelque chose d'autre... Mais cela signifie que l'on dispose de “termes”. Elles sont tirées du système linguistique qui est, pour ainsi dire, disponible à l'infini.

Juger, c'est situer le sujet dans le tout vivant (terme de Hegel) du langage afin de pouvoir parler du sujet en termes de dire. Nous avons vu que cela se fait de manière identique, c'est-à-dire par association basée sur la similarité/différence et sur la cohésion/écart. Cfr. HF 30 (“A voir”) ; 31 (Associer).

Il y a des références - des traces - dans le sujet qui indiquent que le dicton est une information.

Note : Il faut noter que dans l'ontologie traditionnelle et sa logique, ce ne sont pas les mots mais les termes qui sont valides. Ainsi, la relation (= identité partielle ou analogie) “plus grand que” exprime un seul terme en deux mots. L'inverse peut également exister : un mot englobe plus d'un terme constitutif.

1. “Anneke est une coureuse”.

En raison du lien, c'est-à-dire de l'identité partielle, entre Anneke et le fait d'être coureur, on peut parler d'elle “en termes de” coureur.

A propos : synecdoquement (HF 34 (Mataphorique)) Anneke est un spécimen du “totum logicum”, la classe (collection), des coureurs. On peut en parler en termes de “(Anneke est) une (coureuse)”. Quand on la voit à l'œuvre, une piste mène d'elle à cette collection.

2. -- “Anneke court”.

Attention : dans le langage courant, cette proposition peut signifier “Anneke est en train de courir”. Derrière cela, nous considérons une deuxième interprétation : “Anneke est actuellement en train de courir”.

La multiplicité des “promenades d'Anneke” montre que seul le contexte peut révéler le sens correct.

En d'autres termes : le contexte fournit “l'incluant” avec lequel l'expression peut être correctement comprise.-- L'absent dans le présent texte est le contexte qui aide à décider de la signification correcte (sens) de l'expression.

En raison du lien, c'est-à-dire de l'identité partielle, ici - non pas de la ressemblance comme dans l'exemple ci-dessus, mais - du lien entre Anneke et la marche, on peut, voire on doit - si on la voit effectivement marcher - parler d'elle en termes de marche.

Dans les deux cas, un modèle est invoqué en établissant une identité partielle (analogie).-- Dans le cas de "Anneke marche", il y avait même une identité partielle entre la phrase et le contexte. Le texte et le contexte sont quelque part "un" (le concept transcendantal).

Modèles quantitatifs.

On peut encore entendre des logiciens prétendre que la logique traditionnelle n'a pas de place pour les relations de nature quantitative... Vérifions.

1. - "*Cette église est plus grande que tous les bâtiments environnants*".

On voit qu'ici le terme "être", en tant que verbe auxiliaire, est combiné avec le terme "plus grand que". Comme l'a dit Aristote : sans une co-expression catégorique - ici : plus grand que - "être" signifie "rien" (c'est-à-dire : rien de catégorique). Cfr HF 21.

On ne comprend pas qu'il ne s'agit pas d'une expression sensée : la relation (relation), et même de nature quantitative, entre le donné 1 (église) et le donné 2 (tous les bâtiments environnants) est correctement rendue... Les détournements de la logistique des relations ne sont pas nécessaires pour parler sensément !

2. - *Cette tour est haute de cent cinquante mètres.*

Un modèle de mesure est présenté ici : mètre " - Encore une fois, la relation entre la donnée 1 (tour) et la donnée 2 (mètre) est parfaitement exprimée en combinant le verbe auxiliaire (sans sens catégorique vide) " être " et " mètre haut ".

Note : Comme le disait Aristote, juger, c'est comparer. Ici, c'est clair : l'église et tous les bâtiments environnants sont comparés quantitativement ("plus grand que") ; la tour et le mètre (haut) sont comparés en termes quantitatifs.

Où est la nécessité absolue des détournements de la logistique dite "exacte" des relations (de nature quantitative) ? Où est l'inexactitude ? Même le langage de la communication, comme l'a montré la récente "néo-rhétorique", a sa propre "akribeia" ou précision.

Jusqu'à présent, nous avons parlé de sujets et de dictons partiellement identiques (analogues).

“Y compris”.

Jusqu’à présent, nous avons parlé de l’aspect linguistique du jugement ; attardons-nous sur la compréhension.

“Cette église est massive.”

Il est évident que le terme “massif” est un mot, mais en même temps un terme qui ne prend tout son sens qu’en “incluant” ce qui est autrement “massif”.

En d’autres termes, la phrase signifie “massif (par rapport, par exemple, à nous-mêmes, à l’environnement et ainsi de suite)”. “Massif” n’est compréhensible qu’en “incluant” ce qui n’est pas massif. Le terme “massif” est présent. Ce contre quoi quelque chose est “massif” est absent du texte.

En ce sens au moins, J. Derrida, avec d’autres qui parlent sans cesse du non-dit, a raison : il y a une trace du “massif” à ce contre quoi quelque chose est massif.

Et cela dans une phrase aussi ordinaire que “Cette église est massive” ! -- Dans le langage ordinaire, on ne devrait pas parler “en termes de” l’inexprimable dans de nombreux cas. Le contexte est là. En arithmétique, cependant, les signes et les opérations doivent être explicites. Mais alors, la logique est aussi l’arithmétique !

Juger par une définition

Bibliographie : Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie (Psychologie. Logique)*, Paris, 1933-27, 496/499 (*La définition*) ; 620/ 622 (*La définition empirique*).

”Définir” est ambigu.

Un juge, par exemple, donne une définition juridique d’un crime, après enquête et contre-enquête : “ X est coupable de ... “. Nous parlons ici de la définition essentielle.

Lahr : une définition est un jugement dans lequel le dicton (modèle) exprime toute la portée (domaine) et seulement cette portée à laquelle le contenu conceptuel d’un terme se réfère. De omni et solo definito (en latin du milieu du siècle). -- Ce qui n’est pas toujours facile, en pratique.

L’ancienne définition de la “justice”.

Platon, Politeia I.-- Le texte peut être résumé comme suit.

La thèse (le jugement) de Cephalos (lat. : Cephalus).-- La conversation (le dialogue) porte sur la “droiture” (comprendre : vie consciencieuse).--

Selon la méthode socratique-platonicienne, il faut parvenir à une définition essentielle. Cette définition doit résumer toute la justice et rien que la justice en un seul contenu conceptuel.

La définition de Kefalos est la suivante : “La justice, c’est toujours dire la vérité et toujours rendre la justice”.

2. -- *Le théorème de Socrate* (Platon)

Depuis que Zénon d’Élée (-500/), le compagnon de pensée de Parménion, a introduit le concept de multiplicité (synchronique) et le concept de multiplicité (diachronique ou) de changement (“mouvement”) dans l’éristique précoce - la compétence de réfutation ou, comme le dit Popper, “d’identification” - c’était une méthode dans l’Antiquité grecque.

Platon, par l’intermédiaire de Socrate, applique ici la “sunthesis “ (déduction) : déduire des conclusions en raisonnant à partir d’énoncés préconçus. On pense aux mathématiques axiomatiques. C’est ce qu’on appelle, chez Platon, la dialectique avancée. Ou la dialectique “progressive”.

Donné : une ou plusieurs prépositions (prépositions).

Question : qu’est-ce qui en découle logiquement ? (après coup).

Application. -- Supposons - provisoirement - que la définition de Céphalos soit correcte, que peut-on en déduire ?

En d’autres termes : quelles conclusions (théoriques et pratiques) peut-on en attendre ?

“Si un ami, sain d’esprit, vous confie des armes, mais que plus tard, devenu fou, il demande à les récupérer, et que vous, Céphalos, vous les lui rendez - il y a droit (selon votre définition) -, quelqu’un ne dira-t-il pas que, dans cette hypothèse, vous agissez vertueusement,--qu’en d’autres termes, vous avez le devoir éthique “de rendre les armes à un fou” ?”.

Le cœur du raisonnement réside dans une conclusion ironique : **a.** agir avec droiture **b.** revient à donner des armes à un aliéné (dangereux) ! Le non-dit, dans cette conclusion ironique, est : “Ne vois-tu pas que ta justice inclut l’iniquité ? En effet, celui qui donne (rend) des armes à quelqu’un qui peut devenir dangereux en sa possession, est coresponsable (et complice) des éventuels méfaits de la personne à qui on donne des armes.

La conclusion inacceptable montre que - sans le dire - il y avait une erreur définitive dans la proposition du Kefalos. Ce n’est que de cette manière que Kefalos commence à saisir la signification correcte (le sens) à la fois de la “justice” et de sa propre définition.

5.-- L'ontologie comme logique. (43/49).

Cela a déjà été établi : ce cours se veut le plus logique possible.

a. Cela est dû avant tout à la philosophie traditionnelle qui, depuis l'époque des Grecs anciens, a mis la logique au premier plan comme l'une des principales conditions pour philosopher.

b. Cela est également dû, et non des moindres, à une figure qui a fait de la logique, dans ses formes anciennes, médiévales et récentes, l'objet d'étude par excellence, J.M. Bochenski, O.P. (1902/1995).

Bochenski est né en Pologne, à Czuszon. Il a commencé ses études à Lwow et à Poznań. Il a vécu la Première Guerre mondiale (1914/1918) à quelques kilomètres du front de l'Est.

Il a été blessé dans des batailles avec les Bolcheviks. Ses études ont fait de lui un kantien (Kant était le grand Aufklärer). Mais il s'est converti et est devenu moine, un dominicain, en 1927. Des études plus poussées - un doctorat en théologie (il a reçu cinq fois son doctorat) - l'ont amené à découvrir la logique philosophique.

À l'époque, la logique était plutôt méprisée, sauf en Pologne. Ce sujet est à la philosophie ce que les expériences de laboratoire sont aux chercheurs. Selon Guido Küng, professeur à Fribourg (Suisse), élève de Bochenski, c'est un test sans lequel on tombe rapidement dans le sous-bois spéculatif ou le préjugé idéologique.

Après tout, le logicien teste :

- a.** la solidité des axiomes (fondements, prémisses) et
- b.** la cohérence des propositions d'un système philosophique.

“S'il y a une chose que je voulais réaliser dans la vie, c'était d'apporter un peu d'ordre dans le cerveau. Pour que les gens racontent moins d'histoires idiotes ! Ainsi, à sa manière juteuse, Bochenski. En 1939, il était en Pologne. Il a été blessé. Arrêté. Échappé. Poursuit la lutte contre le communisme en Angleterre. A assisté à la campagne des troupes polonaises à travers l'Italie. Anti-bolchévique radical, il n'a jamais accepté Yalta ni l'occupation de ses Polonais.

Il a été professeur de 1945 à 1972. Fondateur de l'Institut pour l'Europe de l'Est. Il s'est fait connaître comme l'un des meilleurs spécialistes du monde communiste. Son *Handbuch des Weltkommunismus* s'est vendu à plus de cent mille exemplaires. L'Allemagne de l'Ouest en a fait son expert dans les procès qui ont conduit à la condamnation du “Kommunistische Partei Deutschlands”. L'Afrique du Sud et aussi le Conseil fédéral suisse le consultent régulièrement.

En ce qui concerne la raison et la foi, Bochensky a été très clair : “Je crois profondément à la raison, en partie parce que je crois ! Pour eux, croire était aussi naturel que penser. Contrairement à ceux qui n’ont plus de pensée logique et encore moins de foi, Bochensky n’a jamais considéré la foi et la raison comme contradictoires, puisque les deux pouvoirs se soutiennent mutuellement.

Avec Bochenski, une figure pittoresque disparaît à Fribourg (Suisse) : il a sauté de sa Jaguar dans un avion (il a obtenu son brevet de pilote à soixante-sept ans) !

Le point de vue de Bochenski sur l’histoire de la logique.

Selon lui, la théorie de la pensée a connu trois moments principaux : la logique antique (IVe / IIIe e.), la logique scolastique-médiévale (XIIe / XIIIe e.) et la logique mathématique (XIXe e.).

Entre ces courtes périodes d’épanouissement se trouvent de longues périodes de négligence. - Les penseurs modernes en particulier (XVe éd. et suivantes) souffrent d’un manque effroyable de formation logique -- sauf un penseur : Leibniz.

Il n’apprécie pas non plus la dialectique de Hegel et de Marx : elle manque **a.** de fondements solides et **b. d’une** cohérence logique stricte.

Enfin, nous renvoyons à la traduction néerlandaise de l’un de ses meilleurs ouvrages : *Wijzgerige methoden in de moderne wetenschap (Méthodes philosophiques dans la science moderne)*, Utrecht/Anvers, 1961 (// *Die zeitgenössischen Denkmethode* (*Méthodes de pensée contemporaines*), Berne, 1947).

Logique traditionnelle.

Bibliographie : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung (Ein Diskussionsbeitrag)*, Stuttgart, Kohlhammer, 1962.

La thèse de Jacoby.

a. Depuis le milieu du XIXe siècle, il existe de nombreuses logiques (logique des classes, logique propositionnelle, logique modale, etc.)

b. Mais il n’y a qu’une seule logique traditionnelle, “formelle”.

Son emploi du temps est clair, depuis des siècles :

a.1. concept,

a.2. jugement,

b. le raisonnement. Où le raisonnement est central : la logique est la décomposition de “ tout ce qui est logique, c’est-à-dire correctement déductible “. En allemand “folgerecht”. Cohérent.

Sa forme linguistique est : “Si, alors” (c’est-à-dire la phrase conditionnelle ou hypothétique).

Raisonnement déductif et réductif.

Depuis Platon, connu sous le nom de “synthesis” (déduction) et “analysis” (réduction), et même avant lui, chez les mathématiciens, on distingue deux formes principales de déduction correcte à partir de prépositions de postpositions.

1. -- “si a, alors b.-- bien, a, donc b”.

“Si A, alors B” est le lemme, l’implication du prédicat, également appelé “entailment”. Or, si (la logique pense strictement en si-phrases, car elle n’est pas une application de la logique comme l’épistémologie) la préposition est présente, alors logiquement, c’est-à-dire correctement raisonnée, la postposition en découle.

La méthode axiomatique-déductive en mathématiques et en logistique en sont des applications.

2. -- “Si x, alors b.-- bien, b. Donc x”.

Il s’agit de la forme lemmatique - généralement appelée “analytique” - de la “déduction”. La déduction, sous la forme précédente, reste l’essence de tout raisonnement. Mais dans le cas “analytique”, on cherche une préposition présente cachée. Dans l’Antiquité, Platon était considéré comme le fondateur de la méthode lemmatique-analytique.

Elle est présente dans tout raisonnement inductif qui est une forme synecdoque de réduction. - Il est présent dans toute recherche de facteurs inconnus. Il en va de même pour les sciences expérimentales.

L’implication) comme identité partielle (analogie).

Comme l’ontologie en tant que théorie unifiée (HF 27), la logique traditionnelle est identitaire, c’est-à-dire fondée sur la gamme “totalement identique/partiellement identique (analogue)/totalement non-identique”.

En effet, nous considérons que B est similaire ou apparenté (analogie métaphorique ou métonymique). Sur cette base, nous pensons à juste titre que B est “inhérent” soit à A (prémisse certaine), soit à X (prémisse recherchée).

En d’autres termes : logiquement rigoureux nous associons les deux termes.-- A sa manière, *Josiah Royce* (1855/1916), pragmatique-personnaliste, dans ses *The Principles of Logic*, New York, 1917, fonde la pensée logiquement rigoureuse sur une doctrine de l’ordre : “La logique est la science générale de l’ordre”.

En d’autres termes, les inférences correctes sont fondées sur des relations objectives (qui sont précisément l’objet de l’harmonologie traditionnelle). En d’autres termes : d’abord la logistique des relations ; ensuite les autres branches de la logistique !

Le rôle des concepts et des jugements.

Si le raisonnement est l'objet de la logique traditionnelle, quel rôle jouent la compréhension (les opposants réduisent parfois la logique traditionnelle à une "logique des concepts") et le jugement ?

1. - La compréhension est tout ce qui est réel quelque part, dans la mesure où il est présent dans notre conscience sous la forme d'une représentation ("compréhension"). En ce sens, la logique n'est rien d'autre qu'une ontologie qui élabore la théorie de l'unité en une théorie du raisonnement : "l'être (le)" est de toute façon le matériau traité dans notre raisonnement. Même si elle n'était que fictive, oui, contradictoire (comme dans le raisonnement "à partir de l'absurde ou de l'incongru"). L'absurde, au sens logique strict, n'est rien d'autre que le contre-modèle impensable et donc impossible et radicalement irréel de ce qui est réel.

2. Le jugement - nous l'avons vu juste avant - est une interprétation de ce qui est "réellement" quelque part. Or, le raisonnement consiste en au moins deux interprétations ou jugements de concepts, sous la forme d'une phrase hypothétique. C'est précisément la phrase hypothétique qui est l'objet de la logique.

Jacoby, o.c., 10.- De même que la réalité ontologique en soi - que nous en soyons conscients ou non - est présente en dehors du sujet connaissant-pensant (moi, toi, les autres) ("subjektfrei", dit Jacoby), c'est-à-dire objectivement, dans les données manifestes, de même, logiquement, les identités objectives derrière les concepts, transformés en jugements, sont présentes dans les raisonnements effectués par le sujet (moi, toi, les autres).

L'œuvre de Jacoby est une longue preuve, avec celles de ses nombreuses sources issues des traditions logiques, de cette thèse que nous faisons nôtre en vertu de ce qui la précède.

La typologie du raisonnement de Peirce.

Bibliographie : Ch.S.S. Peirce, *Déduction, Induction, et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1978) 470/482.-- Nous reprenons son célèbre exemple des haricots.

a. Déduction.

Tous les haricots de ce sac sont blancs,
Cette poignée de haricots provient de ce sac.
Cette poignée de haricots est blanche,

Notez que Peirce omet les termes "bien" et "donc" mais les présuppose. Il les laisse de côté afin de faciliter les transformations ("transformations") d'un raisonnement à l'autre.

Il est immédiatement clair que les termes “tout” et “cette poignée” représentent la classe totale (concept universel) et la classe partielle (concept privé). On peut donc conclure de tout à une partie de manière “analytique”, c’est-à-dire sous la forme d’une “déduction immédiate” (HF 29).

En d’autres termes : la déduction est nécessaire.

Notez que “Tous les haricots sont blancs” repose en fait sur une “induction sommative” préalable : si tous séparément, alors tous ensemble !

b.1. Réduction (induction).

Cette poignée de haricots provient de ce sac.

Cette poignée de haricots est blanche.

Tous les haricots de ce sac sont blancs.

Il s’agit là clairement d’une forme de généralisation, c’est-à-dire de la sous-classe à la classe totale... Il y a aussi la “généralisation” (du sous-système au système total).

La réduction est toujours “synthétique”, dans le sens où l’on ne peut être sûr de la justesse de la généralisation (ou généralisation) qu’en vérifiant expérimentalement la blancheur du reste (les spécimens non testés).

“Si au moins un ou certains, alors tous” n’est valable qu’après une enquête approfondie. La conclusion est hypothétique (un lemme).

b.2. Réduction (hypothèse).

Cette poignée de haricots est blanche.

Tous les haricots de ce sac sont blancs

Cette poignée de haricots provient de ce sac.

Peirce appelle également “hypothèse” au sens strict “abduction”. Ce qui est un terme à éviter. “Si cette poignée de haricots est blanche et si tous les haricots de ce sac sont blancs, alors cette poignée de haricots provient de ce sac” est également “synthétique”, c’est-à-dire qu’elle n’est certaine qu’après d’autres tests expérimentaux. Jusque-là, c’est incertain. La conclusion est également hypothétique (= lemmatique).

La logique modale.

Elle ne concerne que les modalités “nécessaire” (= “analytique”) et “non nécessaire” (= “synthétique”). Les types de réduction (‘analysis’ en langage platonicien) montrent des vérités ou des décisions possibles.

Recherche fondamentale.

La célèbre recherche fondamentale - par exemple celle des mathématiciens ou d'autres chercheurs en systèmes (structuralistes) - repose sur le troisième type de raisonnement de Peirce, à savoir l'hypothèse. C'est "Si X, alors B. Donc X".

Nous prenons la dérivation non-nécessaire parce que, comme le dit le père Bochenski, les philosophes - les modernes d'abord (sauf Leibniz) - ne font pas suffisamment attention à leurs prépositions et à leur portée propre. Il y a un X (ou même généralement plus d'un X), c'est-à-dire une (ou plusieurs) préposition(s) non examinée(s) ou purement hypothétique(s), qui régit tout le système ou les fragments d'un système.

Pourquoi nous appuyons-nous autant sur la recherche fondamentale, c'est-à-dire la recherche X ? Parce que voir ce qui est donné est aveuglé par un ou plusieurs X. Après tout, en axiomatique - depuis Platon et Aristote - il n'y a qu'un seul "domaine" à dégager ; HF 18 (Le concept transcendantal de "vérité") dans la mesure où un "axiome" ou un "fondement" ("prémisse") est explicitement présent.

En cela, des gens comme Derrida ont raison, qui essaient méthodiquement de trouver "le non-dit", ce qui n'est pas explicitement mentionné mais qui dissimule le reste, en tout ou en partie, de manière contrôlée.

Phénoménologie et axiomatique.

Il semble parfois qu'un phénoménologue soit tout sauf un axiomatiste. Mais c'est une grave erreur,

Le donné, c'est-à-dire le phénomène ou ce qui apparaît immédiatement à la conscience, est la demande. Lorsque les penseurs, par des axiomes secrets ou dissimulés, limités dans leur perception de ce qui est donné, pensent qu'ils obtiendront l'image complète de la réalité, ils se trompent.

La célèbre théorie ABC d'Ellis et Sagarin, deux psychologues américains, peut être éclairante ici : avec A, le fait (le phénomène), mon esprit, B, fonctionne de telle manière que je peux réellement voir A.

Eh bien, les axiomes explicites et encore plus les axiomes inexprimés (fondements, 'fondations', 'principes') sont 'B', c'est-à-dire des axiomes qui créent l'ouverture ou qui restreignent l'ouverture, qui ouvrent l'esprit ou qui le restreignent ('au moins partiellement'). De sorte que le domaine, A, n'est parfois que très partiellement visible au regard phénoménologique.

L'ontologie, la théorie de la réalité, en est très consciente !

J. Taels, Soren Kierkegaard als filosoof (Wijsgerige Verkenningen), Louvain, 1991, tente de rendre compréhensible dans l'espace linguistique néerlandais la philosophie particulière du père de la pensée existentielle (par exemple, la recherche de Heidegger sur l'ontologie traditionnelle ; par exemple, l'existentialisme athée français de Jean-Paul Sartre).

Ainsi, il rejette clairement l'opinion largement répandue - et par manque de recherche directe sur les textes de Kierkegaard eux-mêmes fondés - que Kierkegaard serait "un irrationaliste". Ou quelqu'un qui n'aurait pas le moindre sens de la cohérence parmi ses fragments de pensée, entre autres parce que Kierkegaard résiste farouchement au "système" (c'est-à-dire à celui de Hegel, qu'il réinterprète effectivement à sa manière).

Mais - ce qui nous intéresse particulièrement ici et maintenant - Taels réfute également - comme le fait Kierkegaard lui-même - un autre malentendu très répandu, à savoir que la philosophie est possible sans aucun présupposé.

Comme Otto Willmann l'a clairement indiqué à l'époque, le . Les esprits éclairés (XVIIIe siècle) pensaient pouvoir juger de tout "sans préjugés" ! Comme s'ils pouvaient s'élever au-dessus de tout point de vue limité ! Comme s'ils pouvaient adopter une sorte de point de vue "divin" qui régirait tout !

Les athées supposent - souvent sans s'en douter - qu'ils "voient" tout dans toute sa vérité avec leur œil "impartial" : ils croient également que toute personne qui croit en Dieu est impuissante en tant qu'être pensant et ne doit donc pas être prise au sérieux.

Les fameux "préjugés" contre lesquels les Lumières se sont battues, tels que "l'arriération", "l'âge mûr" et ainsi de suite, sont tous des axiomes. Mais les axiomes des illuminateurs sont eux aussi des préjugés ! Ils aveuglent leur vision de la réalité totale, dont le croyant en Dieu "voit" une partie que l'athée ou le laïc, par exemple, ne "voit" pas, à cause du préjugé ou "B" (Ellis/Sagarin).

C'est pourquoi - comme l'a souligné Bochenski, entre autres - la logique est si décisive : on voit avec ses axiomes ou ses préjugés ! C'est tout ce que l'on voit ! C'est pourquoi le schéma est "Si X, alors mon opinion(s)". Eh bien, mon opinion(s). So X". Une logique si révélatrice.

Exemple 6 - L'ontologie comme "évidence" (vérité). (50/61).

Après la logique, un chapitre d'épistémologie. Ou plutôt "épistémologie", car, en tant que science, l'épistémologie n'est qu'une partie.

La lumière qui éclaire, c'est la vérité ontologique, comprendre : a.lètheia, apparente. Ce qui est palpable, trouvable, indubitable là, est "sorti de la clandestinité", se montre, est "phénomène" ou "fainomenon", phénomène. L'objet de toute la phénoménologie.

Méthodologie.

La "méthodologie" est généralement comprise comme une "logique appliquée". Ceci est et reste correct, bien sûr. Mais la logique traite de "tout ce qui est dans la mesure où il peut être soumis à des phrases si-alors".

Dans un sens plus large, la découverte d'une chose accompagnée de la mention de son nom ressemble à une phrase de type "si-alors" : "Je vois un ami arriver. Je dis, "Bonjour, Joseph".

En d'autres termes, si c'est Joseph, mon ami, alors il est normal que je le salue par "Bonjour, Joseph".

En d'autres termes, si vous voulez faire attention, la réalité est pleine de phrases "si-alors" !

Aujourd'hui, il s'agit plutôt de méthode comme la phénoménologie ou la représentation du phénomène.

George Boas, An Analysis of Certain Theories of Truth (Berkeley, Cal., Univ. of California Press, 1921), nous met sur la voie.

Il distingue plusieurs "styles" pour découvrir la réalité et la représenter correctement.

1.-- Théories subjectivistes. (50/51)

Ce qui permet de parler de "vérité" (preuve) sans se poser de questions, c'est le sujet percevant, individuellement ou collectivement... Ce qui fait une impression de manière "convaincante" est considéré comme "vrai" (réel).

1.a.-- Hédonisme basé sur la connaissance.

Le donné est ce qui apparaît comme un phénomène. Ce qui est requis dans une telle théorie, c'est qu'elle apparaisse comme agréable au sens très large. Par exemple, quelque chose qui donne un sentiment agréable d'utilité est "vrai".

Cela se présente sous plusieurs formes. Pensez à la personne qui a des préjugés : elle ne cherche en fait que ce qui confirme son opinion individuelle - qui est toujours présente. Ce qui est en effet "une chose agréable". Pensez à celui qui recherche la tradition : il ne cherche en fait que ce qui confirme l'opinion de groupe déjà présente : si c'est le cas, la confirmation est considérée comme "agréable".

De même, l'animateur de la discussion - la plupart des modernes et des postmodernes - agit sur la perception et la représentation des choses perçues de manière à ce que la proposition qu'il défend soit confirmée, qu'elle apparaisse comme "bienvenue" et donc "agréable", et qu'elle soit donc "vraie".-- Ch.S. Peirce, à l'époque, a longuement parlé de ces trois types de vérité-ouverture.

1.b.-- Argumentation dans la connaissance. (51/52)

Une autre forme de déplacement de ce qui est vrai vers le sujet, individuellement ou collectivement, est la théorie qui préconise l'argument comme la seule ou principale forme d'accès à la vérité.-- " Pouvez-vous le prouver ? ". C'est ce qu'on dirait ici. Cela signifie qu'il faut le prouver de manière convaincante sous la forme d'une argumentation logique, de toute façon.

La rhétorique.

Outre la philosophie et la science, les Grecs anciens connaissaient aussi l'"éloquence" ou "tèchnè rhètorikè".

1. La rhétorique est née sur l'île de Sicile à la suite de processus de redistribution des terres et autres. En ce sens, il s'agissait d'une véritable doctrine de l'éloquence. Apprendre à bien argumenter. Pour que "ça rentre", pour que la compréhension soit établie "par le pouvoir des mots". Au fil du temps, la rhétorique antique s'est développée pour devenir non seulement judiciaire, mais aussi politique (dans l'agora ou assemblée publique) et "épidictique", c'est-à-dire utilisant toutes les techniques de persuasion possibles. Dans ce dernier domaine, les premiers sophistes étaient habiles.

2. Sous l'empereur Auguste (-63/+14), la rhétorique apparaît comme une véritable doctrine de la communication et de l'interaction, qui étudie avant tout tout ce qui est littéraire.

La formation du texte y a été déterminante. Un texte, parlé et surtout écrit, se réalise en cinq phases ou aspects.

a. invention

(heuristique), avec Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425) soit "autopsia", connaître par sa propre observation, soit "historia", recherche, qui produit des matériaux de données.

b. l'instauration de l'ordre (organiser)

(harmologie, ordre), qui "ordonne" l'ordre des parties d'un texte.

c. Le design

(stylistique) qui articulent le texte final. Ces deux derniers éléments étaient appelés "logos" par Hérodote, c'est-à-dire une formation de texte ordonnée et stylisée. -- Pour l'oral, la mémorisation et la récitation ont suivi.

Notons au passage qu'un Chaïm Perelman (1912/1984) peut passer pour l'un des fondateurs de la rhétorique comme théorie de l'argumentation. Contre les néo-positivistes (HF 03 (Empirisme) ; 04 (Langage artistique) ; 06 (Philosophie du langage)) et surtout contre Frege (HF 05), qui a ouvert la voie au mépris des langues naturelles et familières, Perelman a soutenu, au moyen d'une argumentation très solide, que le discours non artificiel peut aussi être logiquement valide. Cf. *Ch. Perelman/ L. Olbrechts, Rhétorique et philosophie*, Paris, PUF, 1952 ; id., *Traité de l'argumentation*, Paris, PUF, 1958... Cela a donné naissance à ce qu'on appelle aujourd'hui la "néo-rhétorique".

Note - Ce que Zénon d'Élée (-500/ ...), élève de Parménide, a observé en son temps peut déjà s'appliquer aux affirmations de vérité de cette teneur et de la précédente : lorsque deux ou plusieurs propositions sont "défendues" avec des arguments, "fondées", "prouvées", cela se termine généralement par un "ni vous ni moi ne prouvons quoi que ce soit". Déjà

Aristote résume ainsi l'une des thèses de l'épicurien Zénon. Aristote appelait ce type d'affirmation "dialectique" (les parties présentent des arguments valables mais insuffisants) ou "rhétorique" (les parties raisonnent avec des formes de preuves non exprimées).

Soit dit en passant, les affirmations de vérité sous-activistes ne sont pas totalement sans valeur : elles peuvent compter comme des lemmata, des hypothèses provisoirement acceptées.

2. -Tester les théories.

Afin de dépasser le point de vue purement subjectif, une certaine forme de test est nécessaire.

2.a.-- La théorie de la cohérence. (52/53)

Selon ce point de vue, la vérité se révèle dans le fait que des éléments distincts d'un argument s'harmonisent les uns avec les autres.

Logiquement, cela signifie qu'il n'y a pas de contradiction ou d'incongruité stricte dans l'énoncé

Un tout petit exemple que nous avons vu dans HF 42 (l'argument de Socrate selon lequel la thèse de Céphalos sur l'action consciencieuse contient toujours une contradiction) où, via les inférences, la contradiction qu'une thèse peut contenir est mise en évidence. Le raisonnement et l'argumentation de Céphalos présentent une scission logique : ils ne sont pas "cohérents" ("consistents").

Une application.

G.-G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, 1967, explique, dans une brève introduction, les significations que peut prendre le terme "structuralisme".

A. La notion de "système linguistique" de de Courthenay et de Saussure.

B. Les mathématiques de Bourbaki - par exemple sous la forme d'une théorie des ensembles inspirée de G. Cantor qui procède de manière axiomatique-déductive et formelle - font passer le système linguistique du langage ordinaire aux langages "formalisés".

C. *Martial Gueroult, Descartes selon l'ordre des raisons*, 2 vol., 1 (*L'âme et Dieu*), 2 (*L'âme et le corps*) Paris, 1953, déplace la notion de "système cohérent" du langage et de l'arithmétique à la structure d'un système philosophique. "Le concept de "structure" tel qu'il a été introduit par les structuralistes dans l'histoire de la philosophie consiste à considérer une œuvre (c'est-à-dire un système de pensée) en elle-même comme un système relativement fermé et indépendant que le structuraliste souhaite comprendre comme un système". O.c., 3. C'est ce que dit Granger.

À propos : contrairement à une langue (et encore) et à un système mathématique rigidement axiomatique, les systèmes philosophiques sont tels que leurs éléments ne sont pas déterminés par leur simple emplacement dans le système. En d'autres termes, un système philosophique n'est jamais totalement fermé. Ainsi, toujours Granger.

Boas qualifie ces théories de "relationnelles", c'est-à-dire qu'elles sont centrées de manière unilatérale sur les relations. Ici, les relations mutuelles des parties d'un exposé philosophique, par exemple la vérité (relationnelle) d'un système philosophique, sont révélées par l'analyse structurelle. C'est l'examen de la correspondance des parties entre elles,

2.b. - *La théorie de la correspondance.* (53/58)

La relation qui s'applique ici - il s'agit donc à nouveau d'une théorie relationnelle - est celle ... du sujet connaissant-pensant dans une rencontre avec le donné. Le donné, et la conception dans laquelle ce donné est représenté, est décisif.

Cette théorie a été largement démantelée au cours des dernières décennies. Littéralement : "démantelé". Par des personnes qui, lorsqu'elles réfléchissent à leur réalité, constatent qu'elles aussi sont arrivées à leur "vérité" quelque part grâce à une rencontre avec un fait pertinent.

Note : La discussion entre les immédiatistes et les médiatistes est trop compliquée pour être abordée ici en détail.

(1) Comme l'explique brièvement *Ch. Lahr, Cours de philosophie, I (Psychologie, Logique)*, Paris, 1933-27, 1 3/125 (*Diverses théories relatives à la perception*), le "médiatisme" est cette conception de la rencontre "sujet/objet" qui affirme que, en tant qu'êtres subjectivement clos, nous ne saisissons l'objet, la réalité, notamment celle du "monde extérieur", qu'indirectement.

Médium : c'est-à-dire par des impressions sensorielles qui finissent par nous imprégner, notre conscience, quelque part... Au passage : les cartésiens, avec l'accent que leur fondateur, R. Descartes, mettait sur "la sens intime" la perception intérieure, tendent invariablement vers le médiatisme. Pour Descartes, l'âme était un pur "ange" (pur immatériel) dans une "machine" (le corps en tant que système matériel-mécanique). La question était alors, bien sûr : "Comment savons-nous que les impressions (sensorielles) qui pénètrent quelque part dans notre "âme" (comprendre : conscience) sont "vraies" ?".

(2) Comme l'explique également Lahr : "l'immédiateté" est le point de vue que notre conscience émet sur les données, la "réalité".

Les commensalistes - Thomas Reid (1710/1796 ; chef de file de l'"école écossaise") comme fondateur - s'opposent au "sens intime" prôné par Descartes avec son "angélisme" : pour eux, "le sens commun" (Claude Buffier, S.J. (1661/1737)) existe en chacun de nous qui, pour saisir un fait observé, associe toujours la réalité principale de l'observé. Nous disons "principe", c'est-à-dire que l'on suppose que l'observation offre la "réalité" "jusqu'à nouvel ordre", c'est-à-dire jusqu'à ce que le contraire apparaisse.

Le commensalisme, dans sa forme moderne, reprend l'ancienne doctrine de la correspondance de Platon et d'Aristote, puis de la scolastique du milieu du siècle.

A sa manière, il reprend aussi la psychologie intentionnelle de Franz Brentano (1838/1917) - en prêtant attention à ce qui est donné, nous faisons l'expérience de la réalité - et dans son sillage de par exemple 'n Meinong (1857/ 1927), -- tous deux membres de l'école autrichienne qui reprend en partie la scolastique, - avec son concept d'"intentio" (prima et secunda).

À propos, l'”intentio” consiste à “prêter attention” ou à “diriger notre conscience vers” une certaine réalité, même si cette “réalité” n’était qu’imaginaire.

La première attention (“prima”) est l’attention ordinaire, quotidienne, qui est presque toujours “focalisée” sur les choses du quotidien.

La seconde attention est l’attention attachée à la (première) attention. Il s’agit de l’attention “réflexive” ou en boucle. Par exemple, quand nous pensons à quelque chose.

Derrida.

Derrida est un écrivain multiple d’un très haut niveau éristique. Ses œuvres ne sont pas toujours faciles, même pour ses fanatiques - et il en a beaucoup - oui, objet de discussions parfois très vives. Après tout, ses œuvres sont des herméneutiques/commentaires, oui, des commentaires de commentaires. Des penseurs comme Platon, Rousseau, de Saussure (surtout) sont pris à leur texte - on connaît l’expression “prendre quelqu’un à revers” - de telle sorte que Derrida, par de savantes manœuvres concernant les interprétations de toutes sortes, a abouti à ... des énièmes interprétations dans la série sans fin des interprétations où chacun de nous - selon lui - est littéralement “piégé”, pressé hors du texte qu’il “démonte” (“déconstruction”).

Ses interprétations dépendent de “l’écriture primordiale”, c’est-à-dire des relations entre les signes - en premier lieu les signes linguistiques - dans lesquels nous pensons littéralement. Sans ce réseau de signes (messages) qui se réfèrent les uns aux autres par des contradictions, il n’y a pratiquement rien.

Derrida écrit, parle, pense comme s’il n’y avait que des paires de signes opposés. Ceux-ci sont exposés dans tout ce que, par la parole intérieure, nous pensons, dans tout ce que, par la parole, nous communiquons !

En d’autres termes, s’il y a quelqu’un qui démonte l’immédiateté de la “rencontre” sujet-objet, c’est bien lui. Il est donc un médiateur.

C’est ce qui est apparu clairement, par exemple, lors d’une dispute qui l’a opposé à Ricœur et à Jeanne Parain-Vial, à Montréal (comme le mentionne *J. Parain-Vial, Tendances nouvelles de philosophie*, Le Centurion, 1978, 90) : la perception “première” n’existe pas ! Ce qui existe, c’est le fond primordial d’interprétations bouillonnantes (l’écriture) dans lequel tout être qui pratique la pensée est, pour ainsi dire, étouffé en tant qu’individu qui voudrait être en contact direct avec le donné. Nous sommes absorbés par le bouillonnement sans fin - la dérive primitive des signes (acoustiques, écrits, parlés, etc.) dont nous - je, tu, nous - captions quelque chose qui en nous - en moi, tu, nous - redevient un signe individualisé, - pour la énième fois.

J. Parain-Vial, o.c., 86.-- Derrida critique -- ou plutôt “déconstruit” -- la théorie de la perception de Husserl. “Que la perception n’existe pas (ou du moins ce qu’on appelle ‘perception’),--qu’elle ne joue pas le rôle d’origine, et qu’en un sens tout ‘commence’ avec la représentation (‘représentation’)...”

On sait que les textes du grand penseur de la scolastique du milieu du siècle dernier, saint Thomas d’Aquin, regorgent du terme “quodammodo” dans un certain sens.

Dans le jugement traditionnel, on distingue le sujet et le prédicat de manière à ce que le prédicat soit exclu du sujet. Cependant, lorsqu’une modalité est introduite (qui concerne soit le sujet, comme “certains”, soit le prédicat, comme “dans un certain sens”), cette modalité ou réserve introduit une nuance qui peut parfois changer profondément le sens de la phrase. Ici, nous ne parlons jamais de la modalité “pas” (comme par exemple “Tout ne commence pas avec la représentation”) mais de toutes les modalités changeantes (introduisant des différentiels).

Notez comment - renard rusé qu’il est - Derrida, dans la discussion avec les dissidents qui lui posent des questions, introduit “dans un certain sens”. De façon très décontractée ! Presque inaperçue. C’est presque “un non-dit”, quelque chose qui n’est pas explicitement dit !

Cela - cette modalité - est ce que la grande tradition appelle “cum grano salis” avec un grain de sel. - D’un point de vue stylistique, cela se résume à ceci : avec une modalité, on peut prétendre n’importe quoi et ne jamais être réellement réfutable. Car “en un sens” Derrida, même s’il exagère, a toujours et partout raison (ce qui est un universel, quelque chose qui est universellement valable).

J. Parain-Vial, o.c. 82.-- Derrida, dans les discussions, cite entre autres la galerie d’art de Dresde.-- On y expose une toile de Teniers, qui représente elle-même une galerie avec un tableau, qui à son tour représente une galerie avec un tableau, et ainsi de suite sans fin.

Ainsi, Derrida se dessine errant dans cette série sans fin de galeries avec des vues de vues de vues... Comme s’il n’y avait pas aussi une “réalité” en dehors de cette galerie ! C’est l’hypermédiatisme. A terme, il n’y a plus une réalité donnée qui se dépeint dans notre conscience - parfois avec les inexactitudes nécessaires - mais seulement une image en soi reproductible à l’infini dans laquelle nous errons, coupés de ce qui est représenté.

Que les images des données soient transmises dans une série historico-culturelle - “paraphrasis” en grec ancien, signes de toutes sortes, c’est exact. Mais entre-temps, sauf dans le cas des médiatistes, il s’agit aussi de ce qui est représenté et de ce qui est effectivement représenté.

Il est vrai que nous sommes “culturellement et historiquement déterminés” dans une série de traditions de termes, de jugements, de raisonnements de toutes sortes. Mais, sauf dans le cas de ceux qui ne regardent que les termes et non ce que ces termes signifient en termes de données, ... il s’agit toujours plus ou moins des données dont on parle en termes !

Une dernière question.

Si Derrida affirme qu’il n’y a pas de donné mais seulement une image (non pas du donné car il ne devrait pas y en avoir, mais de quoi ?), comment distingue-t-il le “ donné “ de l’” image “ ? Y a-t-il encore une “différence” entre “donné” et “image” ? Ou bien les “données” (ce qui est représenté) et l’”image” dans son ensemble coïncident-elles simplement ?

Comment expliquer alors le fait que toutes les langues expriment les deux termes par une paire de contraires ? Ou bien le “donné”, c’est-à-dire le représenté, et la “représentation” ne sont-ils que dans un certain sens complètement identiques ?

C’est l’un des points les plus chauds de la discussion autour de la théorie de la correspondance de la “vérité”, c’est-à-dire de la clarté de ce qui est.

Note -- J.M. Bochenski, O.P., Méthodes philosophiques dans la science moderne, Utr./Antw., 1961, nous donne un aperçu de la situation.

a. La méthode descriptive, qui fait ses preuves notamment dans la phénoménologie husserlienne (la rhétorique antique connaissait aussi déjà, à sa manière, la description, la narration et le rapport), et

b. Les méthodes réductive, qui s’appliquent par exemple aux sciences naturelles ou aux sciences humaines (pensez à la méthode *verstehende* ou “globale” de W. Dilthey (1833/1911 : *Geisteswissenschaften*)). -- Ces méthodes sont très différentes des méthodes purement sémiotiques (apprentissage des signes) et axiomatico-déductives (logistiques et mathématiques), qui appartiennent plutôt aux mondes médiats.

A. de Groot, *Méthodologie (Fondements de la recherche et de la pensée dans les sciences du comportement)*, La Haye, 1961-1, 29, nous donne le schéma de la définition professionnelle et verbeuse.

Le “cycle de la recherche scientifique empirique”, comme on l’appelle, commence - au regret des médiatistes - par l’observation, se généralise en résultats inductifs, déduit des tests à partir de ce qui a été réalisé, et se termine par un jugement de valeur.

C’est de la pure correspondance ! La phase 1 (observation) et la phase 4 (vérification) baignent littéralement dans les données. Les phases 2 (induction), 3 (déduction) et 5 (jugement de valeur) sont les “médiations”, c’est-à-dire ce que notre esprit extrait des données, c’est-à-dire des images.

2.c.-- la théorie “volontariste” de la vérité. (58/61)

G. Boas aboutit à ce qu’il considère comme le concept d’évidence ! Se méfiant de certaines représentations caricaturales, voire simplistes, des théories précédentes, dont la théorie des correspondances, il opte pour l’intervention de la volonté d’investigation.

Toute “représentation” - affirme-t-il - n’est qu’un “médiat”, c’est-à-dire un signe (les données sont déjà des signes) qui est interprété. L’interprétation elle-même doit être testée. Celui qui, partant d’un donné (signe déjà interprété), garde l’œil sur un objectif lié au donné, de sorte que, sous la forme d’une expérience, c’est-à-dire d’une chose empirique, il “ressent” le donné, c’est-à-dire le signe (information) présent dans le donné, et son interprétation, trouvera la “vérité” expérimentale, la clarté.

Ch. Lahr, *S.J Cours de Phil. I (Psy. Log.)*, Paris, 1933-27, 583, définit l’“expérimentation” comme suit : “Provoquer, par une intervention de la volonté humaine, ‘artificiellement’, la manifestation de phénomènes”, de sorte que, dans des circonstances définies par le provoquant (qui sont entièrement sous contrôle), l’hypothèse (lemme) que l’on souhaite tester soit confirmée ou infirmée.

Présenter cet aspect comme décisif pour la vérité implique l’“experimentalisme”, une tradition anglo-saxonne par excellence.

Lahr, o.c., 604, cite *Francis Bacon of Verulam* (1561/1626 ; connu pour son œuvre fondamentale *Novum organum scientiarum* (1620)).

Au moyen de modèles qui “ parlent “ (une forme de clarté !), Bacon dessine trois méthodes.

1.a. Les raisonnements empiristes purs ressemblent à des fourmis qui se contentent d’accumuler 1. des “matériaux” (données) sans cohérence ni similitude.

1.b. Les raisonnements a-priori ou purs ressemblent à l’araignée qui “ produit “ des toiles admirables à partir de son corps : pleines de raffinement et de symétrie mais sans solidité ni utilité.

2. Les rationnels expérimentaux, en revanche, sont comme l’abeille qui extrait des fleurs (les données) les matériaux de son miel, mais qui ensuite - grâce à sa propre habileté - élabore ces matériaux en nectar, entre autres choses.

Ce n’est qu’ainsi, dit Bacon, que nous pouvons fonder nos espoirs sur l’union étroite de l’expérience et de la raison, dont la séparation - chose lugubre - a jusqu’ici tout embrouillé dans les sciences. (*Novum Organum*).

En résumé, nous avons les trois grandes tendances du rationalisme moderne depuis la fin du Moyen Âge.

Il est tout à fait clair que, derrière le livre de G. Boas et son insistance sur le signe qui est présent dans les données elles-mêmes et qui y attend notre interprétation, il se réfère à Ch.S. Peirce.

Pour Peirce, la réalité qui nous entoure et qui est aussi présente en nous est pleine de signes, c’est-à-dire d’informations. Ces signes - il dit explicitement qu’il est un “réaliste scolastique”, un réaliste du milieu du siècle (réaliste conceptuel) en ce qui concerne notre pensée sur la réalité - sont représentés, aussi bien que possible, dans nos signes de pensée, c’est-à-dire nos conceptions. Ces deux types de signes ou d’informations, dans l’objet et dans le sujet, sont exprimés dans le système de signes du langage par des signes linguistiques, des signes d’écriture et des signes de parole.

Dans son ouvrage *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly*, Bd. 12 (1878) : 286/302, Peirce articule sa maxime pragmatique - pragmatique. maxime - : “Considérons les effets, qui pourraient avoir des conséquences pratiques, que nous concevons que l’objet de notre conception a (que l’objet de notre pensée aura) (aussi 59-2) Ensuite, notre conception de ces effets est l’ensemble de notre conception de l’objet. (R. Berlinger, Hrsg./ Kl. Oehler, Uebers., Ch.S.S. Peirce, *Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf.a.M., 1968, 62f.).

En d'autres termes, la maxime pragmatique ou orientée vers l'effet dit que l'on ne sait ce qu'un concept signifie réellement, c'est-à-dire dans sa propre réalité, que si et dans la mesure où l'on "travaille" - expérimente - avec lui.

Note - Relisez HF 42, où les "déductions" Socrates-Platon sont tirées pour savoir ce que signifie exactement la définition de Kefalos.

En d'autres termes, la question principale de la maxime pragmatique est : "A quoi servira ce concept (cette théorie) si on l'applique ?

Note.-- Bien entendu, cette maxime a été mal comprise parce qu'elle a été interprétée non pas à partir des axiomes de Peirce, mais du point de vue de son propre caractère étranger.

Peirce : "Cette maxime a été qualifiée de principe septique et matérialiste... En fait, elle n'est que l'application du seul principe de logique que Jésus a recommandé : "c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez".

Ce qui signifie que cette maxime est étroitement alignée sur les pensées de l'évangile".

"Nous ne devons pas non plus interpréter le terme "roulements pratiques" dans un sens bas et sordide".

C'est ce que Peirce lui-même a ajouté.

Note : Peirce aurait pu ajouter une " maxime pragmatique " mentionnée dans nos précédents catéchismes. Nous citons simplement, dans l'ancienne langue :

"Les fruits du Saint-Esprit".

Ces douze, que l'Esprit Saint opère en nous, sont : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la longanimité, la gentillesse, la fidélité, la moralité, la révérence. -- Car, comme on dit, on connaît l'arbre par ses fruits, ainsi on connaît par les fruits de l'Esprit Saint celui en qui l'Esprit Saint habite et qui est juste.

On peut voir que ce texte juicy-archaïque est très familier avec la maxime pragmatique.

Peirce n'était - pour ainsi dire - que le porte-parole d'une tradition ancienne qu'il exprimait, il est vrai, dans un texte anglais difficile.

Note : Hegel interprété par le père Engels. (60/61)

Pourquoi nous attarder sur l'interprétation de Hegel par Engels ? Parce qu'il contient une théorie précieuse de la "vérité" (clarté). Donc cela s'accorde parfaitement avec ce qui précède.

Bibliographie : *Friedrich Engels, Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888-2, in initio.

Sujet : La maxime de Hegel ! "Alles was wirklich ist, ist vernünftig. Und alles was vernünftig ist, ist wirklich" (*Grundlinien der Philosophie des Rechts*).-- Écoutons les commentaires d'Engels.

Dans le langage de Hegel - pas dans celui de beaucoup de ceux qui les interprètent à partir de ses étranges axiomes - tout ce qui existe effectivement n'est pas immédiatement "réel".

Pour Hegel, le réel signifie également "tout ce qui a saisi correctement un fait donné et résolu correctement la question qui lui est liée". C'est dans ce sens, et pas dans un autre, qu'il faut comprendre la maxime de Hegel.

Le "réel" est donc "raisonnable". En bref, "raisonnable" ou "rationnel". Réel" est également synonyme de "nécessaire". Le donné avec sa propre demande exige, nécessairement, c'est-à-dire comme une solution dans l'urgence, une "vraie" solution.

Si et dans la mesure où cette solution capte et réalise la demande, il devient alors évident que cette solution est la bonne, la raisonnable, la nécessaire. Ce n'est qu'alors que sa vérité devient apparente.

La "vérité" au sens pragmatique : "Quels sont les effets en termes de résolution de problèmes ?". On reconnaît la solution proposée à ses fruits : si elle répond aux "attentes", elle (semble) être la "vraie" solution. Lorsque le donné et l'exigé se rejoignent, alors la véritable solution apparaît.

F. Engels.

L'une ou l'autre mesure gouvernementale - par exemple sur la fiscalité - une fois promulguée, n'est "réelle" (la vraie mesure) que dans la mesure où elle s'inscrit dans la totalité - "le tout vivant" dit Hegel - de l'État.

S'il s'avère - évidemment - que la mesure est "mauvaise" (fausse), mais qu'elle n'est pas retirée, alors l'une des choses qui devient évidente est la "mauvaise" des sujets qui ne réagissent pas et ne bloquent pas l'irréalité de la mesure.

Note -- Théorie révolutionnaire.

La “vérité” pragmatique (la clarté par les effets) - s’il y a “irréalité” (des solutions) et si cette “irréalité” parvient à un nombre suffisant d’esprits également prêts à agir activement - est parfois révolutionnaire.

C’est une chose que son collègue Karl Marx, Friedrich Engels, a très bien perçue... Hegel parle invariablement avec enthousiasme de la Révolution française (1789/1799). Car, selon lui, la monarchie française qui avait été autrefois “réelle” “par la grâce de Dieu” (formule exprimant son caractère sacré) (lorsque la mentalité en même temps que la situation historique l’attendaient) était devenue “irréelle” (ne résolvant plus les problèmes) et donc plus “nécessaire” (répondant à un besoin) et donc plus raisonnable, c’est-à-dire plus justifiable, la raison éprouvant la réalité.

La Révolution française a “détruit” (déconstruit) la monarchie. Pour lui, la monarchie était “l’irréel” et la révolution était “le réel”. Du moins, c’est ce que l’on attendait à l’époque.

F. Engels..

“Ainsi, au cours du développement, tout ce qui a précédé devient irréel, perd sa nécessité, son caractère raisonnable. Paisiblement, quand le premier sera assez sage pour laisser la place. violemment, lorsqu’il résiste à cette nécessité”.

On voit ainsi comment, avec Marx, Engels transforme une théorie spiritualiste, qui, si elle est bien comprise, est bonne, en un sens matérialiste, “retourné”.

F. Engels..

De même que la bourgeoisie, par la grande industrie, la concurrence et le marché mondial, bouleverse toutes les institutions solidement établies dans la sphère pratique, de même la philosophie hégélienne bouleverse tous les concepts qui prétendent à une “vérité” définitive et absolue et toutes les situations humaines “absolues” qui correspondent à cette “vérité”.

Pour elle, il n’existe rien de définitif, d’absolu, de “sacré” : de tout et à tout, elle démontre l’impermanence. Selon elle, rien n’existe si ce n’est le processus ininterrompu de devenir et de mourir, de l’évolution sans fin du bas vers le haut.

En d’autres termes : Marx, Engels imitent le parangon bourgeois mais contre la bourgeoisie !

Echantillon 7.-- modernité. (62/77)

Après avoir clarifié certains - pas tous - des points principaux de notre position, nous pouvons maintenant discuter directement des philosophies actuelles.

Le premier thème consiste, bien entendu, à opposer “tout ce qui est ‘moderne’” à “tout ce qui est pré-moderne” et “tout ce qui se dit post-moderne”.

Origines.- Considérons un vocabulaire culturel-historique.

1. Le terme actuel “moderne” vient du latin “hodiernus” - un terme qui, à partir de +500, se prononçait également “modernus” - qui signifiait “présent/actuel/contemporain” (ce que nous rendons parfois par “en cours”).

2.-- Langue du Moyen Âge.

À partir de 900, le terme est doublement utilisé dans les milieux ecclésiastiques (le clergé commence à dominer la culture en tant qu’“avant-garde culturelle”).

a.-- meliorative.

Entreprenant, -- au courant des dernières données (faits, idées) -- “être avec” -- ;-- ouvert d’esprit, oui, parfois libéral.

b.-- péjoratif.

Préoccupé par tout ce qui est nouveau ou qui brille parce qu’il est nouveau ou semble être nouveau ; -- à la mode, -- actualiste (s’élevant dans le moment qui passe), emporté par l’élan des courants, des courants passants ; -- léger (ne s’attardant pas sur les problèmes).

3. -- Usage moderne.

Entre 1520 et 1650, en particulier, le terme “moderne” a été utilisé pour la première fois intentionnellement pour signifier “non-médiéval” ou “post-médiéval”.

Le sens de base reste “mélioratif” : “actuel/actuel” notamment progressiste, progressiste.

Caractéristique de la période de la Renaissance, c’est-à-dire du Trecento en Italie, période d’apogée sous le pape Léon X (un des Médicis) (1475/1521), -- plus tard, en France, sous François Ier (1494/1547), -- finalement dans tout l’Occident.

L’un des titres de cette période est “période de transition” (c’est-à-dire du pré-moderne-médiéval au moderne).

Voilà pour une brève sémiologie (théorie du sens). Passons maintenant à la dissection du contenu. Parce que tout ce qui est postmoderne ou postmoderniste est, de toute façon, opposé à tout ce qui est appelé moderne. Depuis le romantisme (1790+), le débat tourne autour du progressisme, de la croyance dans le progrès.

Le double sens moderne de la vie et du monde.

Veillez relire HF 61 (Processus ininterrompu d'ascension et de chute) : Engels, en tant qu'analyste culturel, a vu très juste ! La bourgeoisie, à partir de la fin des villes médiévales, d'abord en Italie, a remis en question les éléments consacrés, "sacrés" et fixes de la culture. Elle l'est restée jusqu'à ce jour.

Les sciences modernes.

En même temps que la bourgeoisie montante et victorieuse - "die Bourgeoisie", comme disent les marxistes - la science moderne émerge.

G. Van Steendam, Science in search of ethics, in : *Onze Alma Mater* 39 (1985) : 2, 81/117, souligne, dans l'introduction, le "double visage" que présentent les sciences, une fois modernes.

Un aspect extrêmement constructif d'une part, mais très dangereux d'autre part ! Cela a même pénétré le sens commun, y compris celui des gens ordinaires, et s'est transformé, dans presque tous les pays industrialisés, principalement (mais pas seulement) en écolo-pacifisme.

Après tout, les sciences modernes, surtout dans leurs formes exactes (empiriques-mathématiques) (Coppernicus, Tycho Brahe, Johannes Kepler, Galileo Galilei (1564/1642 ; fondateur de la science exacte)), sont "positives" ("fermes") dans le sens où elles tentent simplement de décrire les faits, d'un point de vue ou d'un autre.

Il est entendu que les valeurs éthiques - pour être "sans valeur" (comme on dit souvent) au sens strict, elles ne sont jamais, jamais, ignorées.

Lorsque l'on parle de la "liberté des valeurs" des sciences, il s'agit toujours des valeurs éthiques (accompagnées ou non de la religion).

C'est ce que l'on appelle la nature "réductrice", "séculaire" ou "laïque" des sciences professionnelles typiquement modernes.

Nous savons maintenant, dès que nous sortons de la frénésie du progrès, que la science moderne et les techniques qui lui sont associées ne créent rien d'autre que la prospérité et surtout le bien-être.

Pensez à la "question sociale", où un petit nombre de personnes gagnant beaucoup d'argent tentent de contrôler l'ensemble de l'économie, en négligeant la prospérité et, surtout, le bien-être général des grandes masses - qui travaillent ou qui cherchent un emploi. Ce que, par exemple, Karl Marx a très clairement pressenti.

Cela explique HF 07 ce qui y est répertorié comme “critique sociale” ou “communisme/fascisme, libéralisme/libertarisme (anarchisme), théorie du sous-développement”.

Sans la “bourgeoisie” et les sciences modernes - MacLuhan parlait d’”idiots professionnels” - toutes ces choses seraient pratiquement inexistantes.

Le sens moderne de la vie

Marshall Berman, All that is solid, melts into Air (The Experience of Modernity), Londres, 1885, le caractérise comme suit.

Berman considère la “modernité” du point de vue du sens de la valeur (HF 19, 31 (Le “bien”)) : notre sens transcendantal de la valeur est tel qu’il apprécie avec une confiance excessive (le progrès) ou qu’il repousse avec crainte (le malheur).

Berman - La “modernité” est la combinaison ou l’alternance d’un excès de confiance, face à ce que l’on pense pouvoir oser, et de la peur, face à toutes les menaces qui remettent en cause ce que l’on pense pouvoir oser et être capable de faire.

a.-- L’homme moderne, selon les mots de Goethe, a un sens faustien de la vie : avec ses contemporains, dans la lignée des grandes figures précoces de la modernité, il voit des possibilités inédites, -- des conceptions, des innovations, -- on peut ajouter, des révolutions. C’est le langage du pouvoir.

b.-- Le même homme moderne - dit toujours Berman - ressent facilement les changements constants dans sa sphère de vie - changements qu’il provoque lui-même, en tant qu’homme de pouvoir - comme des menaces, des incertitudes, des risques. Demain, les choses peuvent déjà être différentes.

Surtout philosophique.

a. Les personnes liées à la tradition (pré-modernité) vivent à partir de certitudes solides imprimées par la tradition.

b. L’homme moderne, en tant que déraciné, est à l’aise dans une atmosphère où tout est sujet à caution. La religion, la moralité, la sécurité de l’emploi, la sécurité du mariage, etc. sont devenues incertaines. “Tout ce qui est solide, se fond dans l’air”, dit Berman.

Voilà ce qu’un Berman, après une analyse approfondie, pense qu’un sens de la vie “moderne” peut être.

Les révolutions. Les révolutions. Les révolutions.

Il y a toujours eu des révolutions. Mais la série de révolutions modernes présente une caractéristique principale : les “fondements” ou “substrats” mêmes du système culturel sont “remis en question”.

Le terme “révolution

“Révolution” était à l’origine un terme astrologique-astronomique. On se souvient du titre de l’un des fondateurs de la méthode exacte moderne dans les sciences (naturelles, bien sûr), *Nicholas Copernicus* (1473/1543 ; Polonais Canon) “*De revolutionibus orbium coelestium libri sex*, Norimbergae, 1543”.

Non seulement Copernicus mais aussi, par exemple, un Chaucer (Geoffrey Ch. : 1340/ 1400 ; poète anglais) ne connaissait le sens astronomique du terme qu’en 1391.

Mais, dès l’arrivée de l’ère moderne, le sens change. Rien d’étonnant à cela : rien que dans le domaine politique, il y a 1642 et 1688 (révolution anglaise) ; 1776/1783 (révolution américaine) ; 1789+ (révolution française), 1917 (révolution soviétique), 1949 (révolution communiste chinoise). Pour ne citer que les plus notables.

P. Hazard, La crise de la conscience européenne (1680/1715), Paris, 1935.
O.c., 3/29, s’intitule “De la stabilité au mouvement”, du stable à l’instable.

Le terme “métabétique” (la doctrine du changement psychologique) convient ici.

Hazard.-- “Quelle contradiction ! Quelle transition abrupte ! Entre 1680 et 1715.

1.- Ordre, discipline, ordre (dont l’autorité a pris l’assurance), dogmes régissant fermement la vie. La majorité de la population française pensait comme Bossuet (1627/1704 ; évêque de Meaux, connu pour son traité théologique *Discours sur l’histoire universelle* (1681).

2 - Coercition, autorité, dogmes : voilà ce que crachent ceux qui suivent immédiatement, les XVIIIe siècle.

Soudain, la France pense comme *Voltaire* (1694/1778), connu notamment pour *Candide ou l’optimisme* (1759 ; dérision de l’optimisme de Leibniz), *Essai sur les mœurs et l’esprit des nations* (1760 ; le contraire de Bossuet)”.
“En d’autres termes - dit Hazard - une révolution”.

La révolution religieuse.

Le danger. - Les XVII-d' siècles sont des “ chrétiens “ établis : ils mettent en avant un ordre de justice divinement fondé ; ils se savent en sécurité dans une société où les classes sont inégalement jugées....

Les XVIIIe siècle sont contre le christianisme établi : pour eux, la nature “purement humaine” est la “base” de tout ordre juridique. Ils ne rêvent que d'une chose : l'égalité.

Note - Voici ce qui s'est passé en France en l'espace de quelques décennies et qui s'étend à toute l'Europe et, de nos jours, à la planète entière : une révolution des fondations.

Dans nos milieux ecclésiaux, on se plaint de ne plus savoir quelle doctrine religieuse donner à “nos” enfants. Pourquoi ? Car à la fin du XVIIe siècle, une révolution subversive, permissive, libertine, athée et matérialiste s'est enracinée dans l'esprit d'une nouvelle avant-garde culturelle.

“La riche vie romaine des églises cléricales (les protestants vivent encore du terreau romain), enfermée en elle-même, a empêché cette révolution chez les enfants jusqu'après la deuxième guerre mondiale (1939/1945). Mais les médias, aux mains d'une avant-garde souvent libertine, athée et matérialiste, ont ouvert “le pilier fermé” des églises - y compris les orthodoxes en Orient - avec toutes ses conséquences éducatives. Nous. Les croyants ont été “modernisés” depuis lors.

Explication.

H. Barth, Revolution und Tradition (Ein Versuch zur Selbstverständigung der Philosophie), in : Saeculum (Jahrbuch für Universalgeschichte (Munich)) 14 (1963) : 1/10, peut servir d'explication.

Bien que l'article se concentre sur la Révolution française (1798+), sa portée est large.

a.- Entre la Renaissance (Francesco Petrarch (1304/1374 ; humaniste) et après lui, dans sa voie “humaniste”), d'une part, et 1769 (début de la Révolution française), d'autre part, il y a des changements dans la pensée.

Par exemple : l'archevêque de Cambrai, *François de Salignac de la Mothe - Fénelon* (1651/1715 ; connu pour ses *Aventures de Télémaque* (1699)) exprime, dans son *Télémaque*, une critique impitoyable des abus sociaux au sein de l'Ancien Régime (monarchie sacrée) déjà en déclin. D'un point de vue chrétien “moderne”.

Dans sa philosophie politique, Fénelon ne met pas en avant la monarchie royale ou “les masses sauvages”, mais le peuple souverain.

Ainsi *J.J. Rousseau* (1712/1778, *Le contrat social ou principe de droit politique* (1762);-- *Emile ou sur l'éducation* (1762)) a préconisé trois révolutions :

a. Un éducateur (Emile), qui tente de mettre l'autorité, l'ordre, la tradition entre parenthèses pour prêcher “un retour à la (simple) nature humaine” ;

b. Une politique (Contrat), qui cherche à “défier” l'autorité, l'ordre, la souveraineté traditionnelle ;

c. Une religion, qui passe de la religion “ positive “ (c'est-à-dire fondée sur des révélations, biblique) à la religion “ naturelle “, en variante rouaseauiste : primitiviste pré-biblique, religion.

Rousseau.-- “Vous avez confiance dans l'ordre établi actuel sans penser que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables (...). L'homme riche devient un “petit homme”. L'homme riche devient un homme pauvre. Le monarque autocratique devient “un sujet”. (...). Nous approchons de l'état de crise - “l'état de crise” - et du “siècle des révolutions”. (Emile).

Note - Ce que Fénelon représente dans l'esprit post-chrétien, Rousseau le représente dans l'esprit post-moderne. Car Rousseau est toujours profondément moderne, mais de telle manière que le moderne en lui se post-modernise de lui-même. Fénelon parle de l'homme prémoderne qui voit à travers et modernise le christianisme établi, qui est devenu un mensonge par rapport à l'Évangile.

b.-- Toujours Barth.

Après la Révolution française. - Ainsi : *Alexis de Tocqueville* (1805/1859 ; *L'ancien régime et la révolution* (1856)) en 1850 : “Actuellement, il est clair que la “marée” monte. Nous ne verrons pas la fin de cette révolution sans précédent”.

Ainsi : *Maurice Joly*, dans un ouvrage au titre curieux “*Conversation aux enfers entre Machiavel* (1469/1527 ; *Il principe* (The Prince) ; penseur politique humaniste) et *Montesquieu* (1689/1755) ; *L'esprit des lois* (1748) ; penseur politique rationaliste éclairé”, publié en 1854, parle de “l'ère indéfinie des révolutions”. Ainsi : *Jakob Burckhardt* (1818/1897 ; *Die Kultur der Renaissance in Italien*) l'exprime comme suit : “die ewige Revision” (la révision éternelle). Le sentiment principal de son époque, il l'appelait “das Gefühl des provisorischen” (le sentiment que tout n'est que provisoire).

Ainsi : *Constantin Frantz*, opposant à Bismarck et partisan du fédéralisme allemand et européen, dans son *Naturlehre des Staates* (1870) : “Le provisoire est la caractéristique générale de la situation actuelle”.

H. Barth sur la philosophie moderne (68/77)

Barth pense qu’il doit pointer du doigt deux grands penseurs qui articulent la nature révolutionnaire de la modernité non seulement sur le plan politique mais surtout sur le plan philosophique.

a.-- Emmanuel Kant (1724/ 1804 : apogée et crise de la philosophie moderne), le grand “Aufklärer” (esprit rationaliste éclairé) a connu deux périodes :

a/ une approche précritique, “dogmatique” et

b/ une “critique”. La critique, principal axe de sa pensée, débute en 1781, avec sa *Kritik der reinen Vernunft*. Kant est un rationaliste de part en part. Et pourtant : c’est précisément par ce rationalisme poussé qu’il rompt avec la tradition et prépare ainsi les secondes philosophies modernes.

Barth. (77) -- Kant voit deux puissances qui contrôlent la culture (HF 11) :

a/ Dogmatisme. fondé sur la métaphysique traditionnelle (HF 21 ; 22 (affirmation de soi des métaphysiciens). Elle refuse ou contourne la recherche fondamentale telle que la conçoivent les esprits éclairés, les rationalistes purs ou empiriques (HF 59 (Bacon)) ou, plus encore, les rationalistes expérimentaux. Ils sont ancrés dans une tradition. Ils acceptent ses fondements comme des lemmata, des hypothèses, qu’ils essaient de “rendre vraies” par un raisonnement inductif.

b/ “*die kritische Vernunft*” la raison critique, qui saisit la profondeur de la crise de la tradition, religieuse, morale, politique etc. et tente de l’expliquer ou de l’exorciser. Car avec Kant commence l’idéalisme allemand qui se terminera par un Hegel et un Schelling, qui, à leur manière romantique (Schelling) ou romanesque (Hegel), tenteront de fonder une nouvelle métaphysique “moderne”.

b. -- G.F.R.W. Hegel (1770/1831 ; idéaliste allemand ou “absolu”). qui découvre une dualité analogue chez Hegel.

a/ Le positif (comprenez : la tradition, dogmatiquement (= en toute confiance) dirigeante). Il est appelé “positif” dans le langage hégélien,

1. Tout ce qui existe réellement, tout ce qui est établi, traditionnellement enraciné,
2. dans la mesure où elle revendique l'impérissabilité, la "sainteté" (inviolabilité, caractère tabou), l'inviolabilité, et fait ainsi l'objet d'une vénération et d'une dévotion profondes, de sorte qu'elle persévère, au besoin par des moyens violents.

C'est là qu'une enquête fondamentale, c'est-à-dire une critique fondamentale, est inhibée.

D'ailleurs, le schéma bien connu "Identité (ce que l'on est)/Affirmation de soi (se tenir fermement à soi)/Déni (contre ce qui met en doute cette identité)" apparaît clairement ici dans la caractérisation par Hegel de la pensée dogmatique-traditionnelle.

Ce triple schéma peut être résumé ainsi : "Je suis ce que je suis/ Je vais continuer comme ça/, envers et contre tout".

D'ailleurs, l'ancien monde de la magie et de la mantique montre déjà ce mordant - rester fidèle à soi-même contre vents et marées !

Note : Hegel représente une seconde modernité : il appelle " positifs " (compris) non seulement les présupposés archaïques ou de l'Antiquité ou du Moyen Âge (c'est-à-dire tous les prémodernes) mais aussi les (premiers) axiomes modernes - auxquels se réfère son éristique en premier lieu - comme les " philosophes " du XVIIIe siècle en France, exposés (pensez aux matérialistes français).

En d'autres termes :

a. tout ce qui, au sens large hégélien du terme, s'appelle préjugés, superstitions de toutes sortes, dogmatisme philosophique (dans lequel Kant, plus tardif et critique, l'avait déjà précédé, bien sûr).

b. le négatif (c'est-à-dire tout ce qui remet en cause les traditions (y compris la première modernité) de manière encore plus approfondie que ne l'avaient fait les premiers penseurs modernes.

" La philosophie comme critique " soumet - toujours selon Barth - tout ce qui est " positif " (établi, déjà existant) à un jugement de valeur critique (une " évaluation " comme on a appris à le dire récemment).

Le facteur décisif est "tout ce qui est raisonnable" (c'est-à-dire tout ce qui peut être justifié par la raison idéaliste (allemande)). Nous l'avons mentionné plus haut, HF 60 (Tout ce qui est "réel" est raisonnable). Ce que nous avons dit alors, avec l'aide d'Engels, qui l'a expliqué très correctement, est mis ici, par Barth, dans un cadre historico-culturel.

Hegel a peut-être été achevé en tant que “savant”, mais il était, selon Barth, un penseur très pratique - il a intégré, par exemple, l'économie dans le deuxième type de philosophie moderne et a ouvert la voie, par exemple, au marxisme. Marxisme - : éthique et politique (= la dualité que déjà les Grecs anciens considéraient comme digne de ce nom, comme l'aboutissement et l'achèvement de toute philosophie et qui aujourd'hui s'est réduite aux fameuses sciences humaines, à peu près depuis les années 1950+), - l'éthique et la politique étaient pour le très pratique Hegel le couronnement de sa philosophie “spéculative”.

En effet, de même que la *theoria*, la réflexion sur les données de l'expérience, n'incluait pas une fuite du monde et de la vie pour les anciens paléopythagoriciens et platoniciens, de même “die Spekulation” pour Hegel. Pour lui, “spéculer” signifie aller plus loin dans les données que ce que l'on fait habituellement.

Nouvelle dialectique.

L'ancienne dialectique était

- a/** Capacité à discuter, si nécessaire au degré d'un dialogue platonique tranquille,
- b/** Voir l'être comme tout ce qui était, est et sera. Cela signifie que l'on connaît et apprécie l'impérissable et le stable mais, au milieu du désordre et des évolutions ou révolutions de l'humanité telle qu'elle est en fait, on place au centre l'instable, le changeant, le révolutionnaire.

Pas comme Descartes ou les matérialistes socialistes français du 18ème siècle, mais beaucoup plus profondément. La pensée elle-même, en tant qu'acte, c'est-à-dire en tant qu'activité, devient “dialectique”. C'est ça :

- a/** L'ensemble vivant (passé/présent/futur) de la réalité totale ou transcendante est le seul objet de la pensée ;
- b/** en ce que le vivant, le devenir, l'évolution (de bas en haut), l'ensemble révolutionnaire, donnent place et sens à toutes les données trouvées par échantillonnage inductif.

Ce n'est que la deuxième modernité qui reconstruit en profondeur la première modernité, principalement cartésienne, qui a été examinée de manière critique par Kant.

Relisez maintenant HF 61 (Théorie révolutionnaire) et vous saisirez facilement et rapidement l'artère de la nouvelle dialectique telle que Hegel l'a finalement créée avec brio.

Note -- Ceux qui souhaitent lire un livre relativement facile sur le terme ‘dialectique’ sont invités à consulter *P. Foulquié, La dialectique*, Paris, 1948. La brochure parle de la dialectique traditionnelle et, o.c., 41/122, de *la dialectique nouvelle*, qui est en partie philosophique (avec Hegel et Marx par exemple) et en partie scientifique (avec Bachelard ou Genseth par exemple), -- cette dernière afin de se libérer de certains axiomes unilatéraux de Hegel ou Marx et de pouvoir travailler de manière purement scientifique.

La raison directe de la scientification de la dialectique idéaliste (hégélienne) ou marxiste allemande était :

1. la volonté de préserver un reste de métaphysique, c'est-à-dire une vision globale de l'ensemble de la réalité, au milieu du - HF 01/14 - chaos philosophique actuel ; afin que ce que le scientifique professionnel étudie comme son propre domaine en tant que "spécialiste" puisse avoir une place et un sens dans l'ensemble vivant de la réalité fluide.

2. En outre : préserver les principaux traits, et seulement les principaux traits, de toute dialectique saine, c'est-à-dire impartiale, au sens actuel du terme.

Les principales caractéristiques.

a. Dialectiquement, le travail scientifique professionnel est aussi un dialogue, -- pour et avec la communauté de recherche et dans son cadre.

b. Dialectiquement, la science professionnelle est aussi une affaire de paires d'opposés (systémies) car tout est complémentaire de tout le reste (la loi fondamentale de la stoïchiosé antique) ;

c. Dialectiquement, tout ce qui est subjectif est un tout organique (organicisme).

Cela se traduit, entre autres, par l'application d'une maxime de J.Fr. Herbart (1776/1814) : " Chacun doit respecter tous les sujets. Chacun devrait être un virtuose dans une seule matière".

On pourrait considérer cela comme naïf de nos jours, étant donné l'énorme prolifération des sciences professionnelles : pourtant, tout vrai scientifique est enclin à écouter les autres spécialistes parler autant que possible, -- afin d'arriver à une vue d'ensemble (un vestige de la métaphysique).

d. Dialectiquement, le travail scientifique professionnel est aussi quelque chose qui a un caractère historique ("historicité").

Même les axiomes, les fondements, doivent faire l'objet d'une révision constante : "Les notions doivent être retouchées ou, comme disent Bachalard et Gonseth, 'dialectisées'".

Les concepts, le cadre axiomatique dans lequel le scientifique situe tout, sont en constante révision, en "dialectisation".

Voyez ce qu'est devenue, dans un certain nombre de cas, la "seconde modernité" hégélienne (et marxiste).

La soi-disant “déduction” de Hegel

Bibliographie : *G.A. van den Bergh van Eysenga. Hegel*, La Haye, Kruseman, s.d.

O.c., 67, expose ce qu'est la “dialectique hégélienne” : on reproche encore à Hegel d'avoir “déduit” des axiomes a-priori, c'est-à-dire de - comprenez : de sa - pensée, “toutes choses” (typique de la métaphysique classique). Ceci afin de démontrer la nécessité de “toutes choses”.

Pour commencer, on peut déjà sentir que sa “maxime” “Tout ce qui est réalité est nécessité” n'a pas été interprétée de cette manière.

Un certain M. Krug l'a mis au défi, dans ce sens, d'une application, à savoir : “Que Hegel “déduise” du “concept” (pour Hegel, c'est “tout ce qui était, est, sera”) l'existence de chaque chien et de chaque chat”.

Hegel, en 1802, répond par un traité intitulé “Comment le sens commun comprend la philosophie,-- éclairci sur la base des travaux de Krug”.

Que signifie, en langage hégélien, “déduire quelque chose” ? Cela signifie qu'en dehors d'un contexte plus large - dialectique - quelque chose - prenez les chats et les chiens - ne peut exister et ne peut être pensé (rendu intelligible).

En d'autres termes, quelque chose est indispensable en tant que “moment” (comprenez : élément vivant et changeant) dans un ensemble plus vaste. Et : une chose est incompréhensible telle qu'elle est, sans la voir et la penser comme un moment au sein de la (compréhension de la) totalité vivante.

Quelque chose de tout à fait différent - dans le style du premier rationalisme moderne qui ne pense pas à partir de l'ensemble vivant des choses - est de “prouver l'existence” -- A partir de (la compréhension de) l'ensemble vivant qui constitue tout ce qui était, est, sera, on peut pointer et comprendre le sens et la place de.

L'existence réelle n'est pas une question de déduction : après tout, l'existence est une donnée (inductive). Elle n'a pas besoin de “preuve” (déductive) !

Le premier rationalisme moderne (de Descartes à Wolff et même le Kant de sa période pré-critique) met en pièces chaque fait (qui est saisi par induction) et la “raisonnabilité” (dans le sens hégélien de comprendre chaque fait dans la totalité dans laquelle il - en tant que moment - est rencontré, et non dérivé).

“L’une des grandes réussites de *Th. Häring, Hegel (Sein Wollen und sein Werk)* Berlin, 1929, est d’avoir trouvé le fil d’or qui relie la jeunesse de Hegel à son œuvre de maturité.

Dès le début, Hegel s’est opposé à la contemplation abstraite et à la désintégration du vivant. Petit à petit, il a commencé à appliquer son mode de pensée concret à la pensée elle-même.

Désormais, il verra “levées” non seulement les contradictions de l’être mais aussi celles des concepts en une unité vivante supérieure”. (Häring, o.c., 668f.) -- Ainsi van den Bergh van Eysenga, o.c., 68v.

Dans un traité, Hegel montre, dans le cadre de la cosmologie de son époque, que, par exemple, le système solaire est un “tout dialectiquement vivant” avec sa propre nature : aucun corps céleste ne peut donc être considéré “en soi” (comme le faisait le premier rationalisme européen). Non, chaque planète, par exemple, n’acquiert sa place et sa signification que si on la situe dans le système solaire englobant.

Ceci et seulement ceci est la “déduction hégélienne” de chaque planète, par exemple. Ainsi, Hegel veut indiquer la raison, dans le sens qui lui est attribué par le second rationalisme idéaliste allemand, dans, par exemple, chaque planète du système solaire.

Il est clair que sa déduction fonctionne d’abord comme un lemme dans l’approfondissement inductif des faits positifs et qu’elle prend ensuite tout son sens dans une synthèse - toujours provisoire - (image finale des données positives).

Nous disons bien “toujours provisoire”, car si quelqu’un était conscient du caractère provisoire de nos constatations positives (définitives, inductives), c’est bien Hegel qui a intégré le provisoire dans la raison elle-même. C’est précisément à cause de cela que la raison est devenue “dialectique”, c’est-à-dire consciente de son caractère historique (historicité) !

C’est d’ailleurs précisément ce préliminaire que Marx et Engels ont appliqué à la question sociale, sous la forme du matérialisme dialectique (qui différait profondément du premier matérialisme non dialectique, au XVIII^e siècle français par exemple, en ce qu’il introduisait l’idéalisme allemand de Hegel dans le matérialisme rigide).

Le “rationalisme” hégélien.

“ Toute science postule, tacitement du moins, que dans les faits positifs se cache la ‘raison’ (‘pensée’, ‘pensée’) et que notre pauvre raison humaine s’y emboîte comme la pauvre clé “ (Van den Bergh Eysenga, o.c., 77).

Que la “raison” se trouve dans les données de l’expérience des scientifiques professionnels et que notre raison - pauvre, individuelle - par son travail scientifique (surtout, parce que déjà les connaissances pré-scientifiques sont notre raison) apporte cette “raison” (c’est-à-dire le sens) “objective”, dans les choses elles-mêmes présentes, à la conscience subjective, c’est ce dont toute la pensée scientifique est convaincue, même s’il n’est pas possible de le prouver de toute façon.

Note - Ce que van den Bergh van Eysenga, o.c., 78, dit ici en tant que hégélien convaincu et averti, montre que la présupposition de la “raison” ou du sens objectif, de l’intelligibilité, présente dans les données elles-mêmes, est un lemme présupposé non prouvé mais qui est comme une lumière qui éclaire, entre autres, notre travail moderne, scientifique.

Note : Il s’agit encore d’une ramification de l’ancienne idée de “métaphysique de la lumière”.

La raison pour laquelle cette métaphysique de la lumière apparaît quelque peu “panthéiste” à Hegel est que ce dernier n’accepte fondamentalement aucune religion existante, mais considère notre pauvre raison “subjective” comme un moment au sein de la raison “objective” omniprésente dans les choses.

Notre pensée, la pensée subjective, et la pensée dans les choses, la pensée objective, sont deux “faces” d’une seule et même chose. C’est ce que dit l’auteur o.c., 78. Il explique. “Ce n’est que lorsque la nature (*c’est-à-dire* les choses avant qu’elles ne soient travaillées par nous, les humains, dans notre travail culturel) incarne la pensée que les pensées humaines peuvent refléter cette nature de manière “véridique”.

La philosophie est une prise de conscience.

Van den Bergh van Eysenga, *ibid.* formule maintenant l’une des principales caractéristiques de la pensée moderne post-hellénistique - jusqu’à l’existentialisme, par exemple : “Ce qui peut sembler étrange au premier abord, à savoir que notre pensée pénètre l’essence des choses, devient une évidence dès que nous nous rendons compte que nous appartenons nous aussi à la “réalité”. Cette réalité vient à la conscience et à la connaissance de soi en nous.

En d’autres termes, philosopher est le point culminant du processus global de conscientisation qui se déroule dans l’évolution du cosmos et, surtout, dans l’évolution de l’humanité.

C’est la fameuse “identité” de la pensée (conscience) et de l’être telle que Hegel la conçoit.

La philosophie sans “commencement(s) absolu(s)”.

Van den Bergh van Eysenga, o.c., 81V., citant une lettre de Hegel à Sinclair (1811), dit : “Par quoi devons-nous commencer ?

1. Kant avait déjà dit que le philosophe ne pouvait pas partir de quelque chose de “fixe” mais que “le vrai et le juste” ne viendrait qu’à la fin.

2. Hegel, lui aussi, ne voulait pas connaître un “principe suprême” à partir duquel tout le reste pourrait être dérivé.

Dans une lettre à Sinclair en 1811, il dit à propos du début du philosophe : “Sottement, les non-philosophes en particulier exigent “un début qui est quelque chose d’absolu”, contre lequel ils ne peuvent pas immédiatement aboyer -- “une première réalité incontestable, ...”.

Le “commencement”, précisément parce qu’il est le commencement, est imparfait. La philosophie elle-même n’est rien d’autre qu’un combat, une réfutation et une “destruction” du ou des “commencements”. (...).

Par conséquent, ceux qui, dès le début (sel), ont déjà l’idée de la philosophie elle-même, de l’”absolu” et de Notre Seigneur dans toute sa gloire, n’ont de toute façon guère l’idée de philosopher”.

Voilà pour la pensée métaphysique traditionnelle de Hegel, qui pense pouvoir ou devoir commencer à philosopher avec “Notre Seigneur et toute sa gloire” !

Dialectiquement hégélien : s’il peut y avoir un “Seigneur avec sa gloire”, alors seulement à la fin de l’histoire (cosmique et surtout) humaine (culturelle) ! Ainsi, avec l’avènement absolu de tout ce qui était, est et sera, la “déité” apparaît dans le sens hégélien le plus strict.

Note - Il est tout à fait naturel que certains disciples de Hegel, l’aile gauche, en tirent un nouvel a.théisme dialectique !

En d’autres termes, parler de “panthéisme” à propos de Hegel est un non-sens. Si la “divinité” existe, elle coïncide avec l’”histoire”.

Note - Le fond, harmo.

E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano, Antwerpen/Nijmegen, 1944, 103, dit que Descartes a repris une mathesis universalis de Ramon Lull (1235/1315 ; ars generalis) : Lull dit qu’il s’agit d’un système de premiers concepts et théorèmes de base à partir desquels, grâce à la combinatoire, voire à des opérations mécaniques (pensez à un superordinateur), toutes les sciences séparées seraient “déductibles” ; Descartes comme une “analyse” mathématique généralisée (Viète) et une algèbre.

O,c., 123v” Beth dit de Leibniz qu’il a adopté l’idée d’une mathesis universalis de Descartes et Lull, mais - dit Beth - Leibniz jusqu’à et y compris ses disciples (Boole) a voulu la construire au moyen de symboles mathématiques, algébriques (par exemple, la “logique” algébrique de Boole).

O,c” 141, dit Beth : “L’idée d’une mathesis universalis, -- farouchement combattue par Kant, a été reprise par Fichte, Schelling et Hegel -- les trois grands idéalistes allemands.

Cependant, le rejet du paradigme mathématique (*note*: algébrique) les a conduits à appliquer un style d’argumentation qui ne pourra jamais être satisfaisant pour un lecteur familier des méthodes de preuve “exactes” !

Note.- 1. Beth parle ici en tant que représentante de la première rationalité, qui admire, par exemple en logistique, une méthode de premier ordre,

2. Si Hegel, en particulier, rejetait le style algébrique, c’est parce que son esprit très vif reconnaissait la nature alors peu développée de la “mathesis”.

Quiconque se souvient de ce que nous avons dit précédemment sur sa façon de penser se rendra compte qu’il fallait croire Hegel à l’époque.

Tout cela prouve une fois de plus que la stoïchiosé antique (HF 27) a eu une longue vie, -- la “métaphysique” en tant que remplissage du concept d’être (selon Aristote.) déjà “vide”, suit nécessairement une certaine forme d’ordonnement des données (positives) en une “synthèse” globale (transcendantale) (aperception totale).

Note -- “Il y a du vrai dans le texte suivant de *Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel* (1772/1828) - connu pour sa *Philosophie des Lebens* (un livre de base du Romantisme allemand) - :

“Si l’on suppose que ces révolutions (la réforme protestante de l’Église catholique ; les révolutions politiques) ne sont pas simplement des destructions provoquées par la “nature”, mais que la Providence - peut-être jamais auparavant aussi clairement à l’œil humain - a agi sur les situations terrestres, alors on peut espérer qu’elles ne sont que des préparations à un rétablissement de l’ordre sur un plan supérieur”. (*P.-L. Landsberg, Die Welt des Mittelalters und wir*, Bonn, 1925, 116).

C’est le vieux schéma catholique, **a.** accepter, **b.** purifier, **c.** recréer sur un plan supérieur.

Note -- Relisons HF 08 (philosophes français modernes),-- là c'est déjà la "réduction" du moderne non résolu ! N'a-t-on pas l'impression que ce que l'on appelle "post-modernité" ou "post-nodernisme" n'est en fait qu'une modernité continue ? Les auteurs mentionnés sont des "herméneutes", des interprètes. Mais leur herméneutique ou leur type d'interprétation est le "démantèlement".

Relisez HF 68 (le "dogmatisme/critique" de Kant) et 68vv. (le "positif" "négatif" (destruction) de Hegel).

Les déconstructionnistes se situent clairement dans le texte en fonction de l'endroit où ils veulent "frapper les points faibles" (c'est-à-dire l'éristique ou le déconstructionnisme).

Les auteurs n'accusent-ils pas à plusieurs reprises ceux qu'ils dégradent d'être "dogmatiques" ou "positifs" ? Leur position n'est-elle pas à plusieurs reprises "critique" ou "négative" ("destructive") ?

La paire d'opposés est analogue ! Ce qui signifie que les déconstructionnistes sont "dans la grande tradition moderne".

Derrida,-- *Oliver Taplin, Les enfants d'Homère (L' héritage grec et l' occident)*, Paris, Laffont, 1990 (// *Greek Fire* (1989)), 201.

Au cours d'une conférence à Los Angeles, en 1987, Derrida a examiné sa propre pensée d'un point de vue autobiographique. Il a déclaré ce qui suit.

Juif algérien mais élevé en France, il se sentait "exilé dans son propre pays", ce qui l'a poussé à créer "un espace qui libère des trois grandes traditions" qu'il considérait comme étrangères à sa propre vie intellectuelle : la pensée grecque antique, le christianisme, l'idéalisme allemand. -Voilà le témoignage de Taplin.

1 - Nous n'allons pas maintenant utiliser - abusivement - la théorie freudienne de la rationalisation pour réduire la philosophie de Derrida à une revanche sur sa propre aliénation très individuelle de la "grande tradition de l'Occident".

Ce qui est clair, en revanche, c'est l'énumération des traditions qu'il démantèle : a, la culture grecque, b. la culture chrétienne, c. la culture germano-idéaliste. En fait, il ne reste plus grand-chose de "l'Occident" ! Il admet cependant qu'il ne peut acquérir la position d'"étranger" en dehors de cet Occident.

Contenu

<i>Introduction (01/04)</i>	1
<i>Exemple 1 ... ontologie. (15/20)</i>	15
<i>Exemple 2.-- L'ontologie comme métaphysique. (21/26).</i>	21
<i>Exemple 3.-- L'ontologie comme théorie de l'ordre (27/35).</i>	27
<i>Exemple 4.-- L'ontologie comme herméneutique. (36/42)</i>	36
<i>Exemple 5.-- l'ontologie comme logique (43/49).</i>	43
<i>Exemple 6.-- L'ontologie comme "évidence" (vérité). (50/61).</i>	50
<i>Echantillon 7.-- modernité. (62/77)</i>	63